

S E P T E M B R E 2 0 2 6

Recueil des
participants

**CONCOURS DE NOUVELLES
JULIETTE ADAM 2026**



Chers lecteurs,

René Armando, Adjoint à la Culture, et moi-même avons le plaisir de vous retrouver pour cette 5ème édition du concours de nouvelles Juliette Adam, placée sous le thème des monstres, de la mythologie aux romans modernes.

Ces êtres fantastiques et effrayants hantent nos récits et racontent souvent davantage sur les femmes et les hommes qui les inventent que sur eux-mêmes. Ils peuplent et incarnent nos peurs, nos doutes et nos secrets. Ils détiennent également cette extraordinaire capacité de dépasser l'inconnu et faire preuve de courage et d'imagination.

Nous tenons à féliciter chaleureusement les participants pour la qualité de leurs écrits et la créativité dont ils ont fait montre. Tous nos romanciers ont eu à cœur d'explorer cet univers foisonnant où l'étrange côtoie le merveilleux.

La section "ado" compte de plus en plus de participants, d'édition en édition. Le 1^{er} prix Jeunesse a été attribué cette année à Yanira Lansa Taglienti pour sa nouvelle "Carla des champs". Nous nous réjouissons que le flambeau de l'écriture se transmette aux futures générations.

Nous adressons nos félicitations à Jean-Pierre Roux, lauréat du cinquième concours Juliette Adam, qui publie, sous le sceau de Vallauris Golfe-Juan, sa première nouvelle "Du fond de mon armoire".

Kevin Luciano

Maire de Vallauris Golfe-Juan

Conseiller départemental des Alpes-Maritimes

1^{er} Vice-Président de la Communauté d'Agglomération Sophia Antipolis

Président de la Communauté d'Agglomération Sophia Antipolis

René Armando

Adjoint à la Culture

”

Catégorie Adulte

1 - Le Village - Danielle Artuso	05
2 - Tu Quo que, Mi Fili - Nicole Chaffande	11
3 - Un Doigt Tout Noir - Toni Chumillas	17
4 - Même Plus Peur - Didier David	23
5 - Le Mangeur de Vie - Amandine Devaux	29
6 - Le Poids du Silence - Sophie Etourneau	35
7 - Marche sur Caussols - Julien Fontaine	41
8 - Le Refuge du Minotaure - Michel Fontaine	47
9 - Seuls les Innocents - Jean-Marc Gualandì	53
10 - Seune - Ndèye Madjiguène Mboco	59
11 - Le Minotaure - Christian Pinci	65
12 - Le Monstre - Jean-Pierre Roux	71
13 - La Passerelle - Jean-Marc Weber	77

Catégorie Jeune

1 - Immeuble des Disparus - Anita-Tounès Amrani	84
2 - Le Petit Grand Monstre - Maeva Jassaud Denis	85
3 - Carla des Champs - Yanira Lansa-Taglienti	56
4 - Naoriane - Alma Serí	87

**3^{ème} PRIX CONCOURS DE NOUVELLES
JULIETTE ADAM 2026**

Le Village

Danielle Artuso

Elle court dans les ruelles pentues, le clocher sonne "midi" ; sa mère la grondera si elle est en retard. Elle peut disparaître et s'amuser toute la matinée avec les enfants du village mais il est obligatoire de respecter l'heure du repas, surtout quand on a seulement sept ans.

Son cœur bat fort et son souffle est court, ses pieds sautent les larges et hautes marches. Petit arrêt, réfléchir, par la droite, la montée est plus dure mais plus directe, par la gauche, il y a un peu de plat, c'est plus long mais les derniers mètres sont en descente et ça permet de souffler. Allez va pour la gauche. Et puis la rue passe devant le four communal avec sa bonne odeur du bois brûlé et du pain de M. Ours le boulanger. Peut-être qu'elle devra y retourner pour récupérer le gratin de pommes de terre que sa mère y a laissé à cuire.

Le soleil tape fort, les murs pourtant rapprochés des maisons n'offrent aucune ombre sauf à se coller aux façades pour profiter d'une petite bande qui se modifie au grès du linge accroché aux fils tendus des fenêtres. Pour en avoir plus, il faudrait que le vent soulève davantage les draps pour cacher les rayons du soleil. C'est un peu comme à la mer jouer dans les vagues, c'est amusant, mais ça n'aide pas à arriver à l'heure et à raser trop les murs on risque un accroc ce qui, à coup sûr, conduit à de sévères réprimandes. De toute façon aujourd'hui pas un seul drap ne sèche aux fenêtres.

Les maisons du village sont collées les unes aux autres. L'entrée se trouve à hauteur de trois ou quatre marches sur lesquelles s'étalent des chats écrasés de chaleur. Toutes les portes sont grandes ouvertes, les rideaux, en lamelles de plastique, vibrent aux courants d'air et empêchent les mouches d'y pénétrer. Les volets sont fermés mais les persiennes relevées. En passant dessous, elle entend le bruit des verres et des assiettes qu'on pose sur la toile cirée, une porte de buffet qui grince, un tiroir qui s'ouvre, des couverts qui s'entrechoquent. Rien d'autre, le sol chauffe, elle souffle et transpire, sa sœur a mis la table hier, c'est elle qui devra la débarrasser : c'est toujours un combat.

Elle adore ce village qui a quelque chose de retiré, de secret. Il est perché à flanc de colline et s'étend face au soleil et au mont Cheiron. La route fait une fourche devant le cimetière et l'église ; d'un côté elle monte vers le village, passant devant la bâtisse qu'on appelle "le château", pour se terminer en cul de sac sur une petite place avec en son centre une fontaine. L'autre route descend vers la rivière où l'on va se baigner.

Pendant la période de chasse, les hommes organisent les battues aux sangliers. Lorsqu'ils en reviennent, ils accrochent les bêtes écartelées par les pattes à des bois cloués entre le platane et le marronnier de la place. Ils entaillent les cous et laissent le sang s'écouler dans des seaux. Elle ne peut s'empêcher de regarder.

Le village compte deux rues principales, du sud au nord et quasiment parallèles, toutes en escaliers, et des ruelles le traversent d'est en ouest. La maison familiale est tout en haut et contrairement aux autres, possède un jardin en terrasses où ses grands-parents plantent haricots verts, petits pois, courgettes violons, poivron, aubergines, tomates, fèves, persil, basilic.

Enfin arrivée, elle pousse le petit portail et monte la volée de marches qui débouchent sur la terrasse. Un grand figuier protège du soleil et permet de déjeuner dehors même si les guêpes y sont nombreuses, attirées par la fleur cachée à l'intérieur du fruit, comme on le lui a raconté. Ses parents ont acheté cette maison alors qu'elle était en ruine et quasiment sans toit. Week-end après week-end et pendant les vacances, son père et son grand-père l'ont modestement restaurée.

La maison est simple ; au rez-de-chaussée une grande pièce rectangulaire qui sert de cuisine et salle à manger et une cave taillée dans la roche en guise de garde-manger. Un minimum de mobilier, une table ronde aux pieds décorés de griffes de lion, un buffet en noyer foncé, des chaises assorties, une

desserte sur laquelle une lampe poisson de Vallauris diffuse le soir une faible lumière pour ne pas attirer les moustiques. Tout est de récupération. Il n'y a pas de salle de bains, on se lave dans une grande bassine, près du fourneau à bois qui sert à cuisiner. C'est un peu sombre, juste une fenêtre et la porte dont la partie haute est vitrée. Un escalier monte vers les deux chambres et les toilettes.

L'endroit le plus merveilleux de la maison c'est son grenier ! Heureusement pour les enfants, l'accès se fait par l'extérieur, en haut du jardin. L'escalier est une large échelle en bois posée contre le mur qui mène à la porte faite de planches. A l'intérieur, à certains endroits, il suffit de tendre le bras pour toucher les tuiles chauffées par le soleil ; c'est comme une grande cabane et les enfants ont le droit d'y faire tout ce qu'ils veulent. Les vieux tissus, rideaux, chaises branlantes, caisses en bois, sont remisés là. Tout se transforme en table, fauteuils, calèches, trains. Quand cela devient un navire, les enfants se déguisent en corsaires. Les cousins sont très complices même si les deux plus jeunes doivent obéir aux commandements des deux aînées. La plupart du temps c'est amusant, il s'agit de se déguiser, d'apprendre des scénettes, les deux plus grandes se réservant les premiers rôles, alors que son cousin et elle-même sont assignés à ceux de soubrettes. L'été, les vacances au village, c'est le bonheur, la liberté.

Chaque dimanche ou presque, toute la famille se retrouve pour un grand déjeuner : trois générations. On dresse les tables et tréteaux au fond du jardin, sous les oliviers. On apporte les chaises, on fabrique des bancs avec des planches, on pose des nappes différentes. Sa mère et sa grand-mère, paternelle ou maternelle, ont cuisiné depuis la veille, les blettes pour la tourte et la pâte qui repose, la daube qui mijote depuis la veille pour les raviolis. Elle espère pouvoir découper à la roulette les petits coussins remplis de farce. Les grands plats dépareillés en faïence sont garnis de tomates et toutes sortes de crudités avec de la mayonnaise et les œufs mimosa qui ont la préférence de son père. Souvent, sa mère y ajoute des farcis niçois ou des cannellonis. Sa grand-mère maternelle est la reine de la pissaladière ; elle est toujours de bonne humeur, gaie et prompte à chanter tout comme ses trois sœurs. Tout le monde chante d'ailleurs, accompagné par son père à l'accordéon.

A chaque journée, il s'agit d'inventer : pédaler jusqu'au village voisin, fabriquer des flèches en papier pour les batailles de sarbacanes, grimper aux arbres, chiper des pommes vertes, des cerises, courir dans les ruelles. Parfois, après dîner, tout le monde part pour une promenade sur la route seulement éclairée par la lune et le papillotement des lucioles.

Le retour oblige à monter par la rue principale aux marches inégales et souvent très hautes : c'est épuisant. Enfin elle arrive dans la chambre qu'elle partage avec sa sœur. Elle se glisse dans son lit, se pelotonne sous le lourd édredon en chintz de satin, frotte son nez sur l'oreiller et a l'impression de flotter.

Son pas est en suspens, tout à coup elle se sent chuter comme une pierre et se retrouve au bas d'une marche immense. Ses petites jambes sont à présent si raides qu'elle ne peut atteindre le haut du muret qui lui fait face. Elle a du mal, ses mouvements semblent retenus, empêchés. Elle entrevoit au-dessus d'elle le noir profond de la nuit et quelques rares étoiles mais ne parvient plus à situer la maison, une larme pointe au bord de son œil. Elle doit absolument rentrer. Elle sent son corps se contracter et s'accroche à des herbes qui poussent entre les grandes pierres pour accéder au haut de la marche qu'enfin elle atteint et sur laquelle elle se couche épuisée. A peine a-t-elle le temps de se redresser qu'elle se fige, saisie par des miaulements stridents qui ressemblent à des cris de bébés. Son cœur bat de plus en plus fort, elle se débat pour rejoindre la marche suivante, tente de trouver des aspérités où poser ses pieds, elle agrippe des bouts d'herbes pour se hisser à nouveau. Les feulements semblent de plus en plus proches et montent dans les aigus.

C'est alors que ces sortes de sanglot sont couverts par un bourdonnement sourd et profond, elle se

demande ce que ça peut être. La peur la gagne de plus en plus sûrement ; ses gestes sont toujours plus difficiles, gênés, comme englués. Le son se rapproche et elle aperçoit une énorme guêpe foncer vers elle. Elle a tout juste le temps de cacher sa tête entre ses bras agrippés à une tige de pâquerette des murailles, ses jambes s'agitent dans le vide sans trouver aucun appui, l'air commence à lui manquer. La guêpe disparaît dans la nuit.

A présent, elle est à l'arrière d'une petite voiture qui file dans les ruelles du village et s'aperçoit qu'il n'y a pas de conducteur. Elle tente d'enjamber le siège pour saisir le volant tandis que les murs des maisons se rapprochent et se resserrent devant la voiture qui file de plus en plus vite. Elle ne parvient pas à passer à l'avant du véhicule et au moment où le choc doit se produire, elle se tient nez à nez avec un petit bébé sanglier au doux pelage rayé. Il agite ses jolies oreilles, son drôle de museau tout rond semble sourire et s'approche de son visage comme pour chuchoter à son oreille. Mais sans plus de façon, il se détourne et se met à trotter dans la forêt entre les buissons de romarins et genévriers. Elle aimerait le suivre et quand enfin elle arrive à déplacer un de ses pieds enfoncé dans une énorme chaussure, le marcassin se retourne, revient vers elle, sa hure se met à grossir tout comme son corps, son joli pelage vire au gris sombre ; c'est à présent un énorme sanglier aux canines effilées de chaque côté de son boutoir. Elle est enlisée, ses jambes ne lui obéissent plus, ses bras sont collés à son corps, elle ne peut plus faire un mouvement ; l'énorme bête l'observe d'un œil noir et de son groin enfle un long grondement.

Les arbres ont disparu, elle est perdue dans un grand espace, aux parois luisantes vernissées, flammées de rouge, bleu, doré, vert où nagent des poissons immobiles, éclairés par une toute petite ampoule. De gros coquillages aux formes fantasques et de toutes les couleurs sont jetés en tas autour de coraux turquoise. C'est féérique, les tons brillent ; elle sent sous ses doigts la matière soyeuse de la céramique. Elle parvient à se hisser au bord de la lampe poisson posée sur le buffet en noyer et se laisse glisser sur le napperon en coton blanc.

Une faible lumière bleue perce à travers les volets de la porte fenêtre ; elle récupère l'édredon qui a glissé par terre ; ses pieds sont froids. Quelques gazouillis, pépiements et sifflements divers lui parviennent. Le jour se lève ; de très loin, elle perçoit la cloche de l'église et ramène le drap sur sa tête.

Elle perçoit le bruit des bols qu'on pose sur la table et une bonne odeur de pain grillé monte jusqu'à la chambre. Elle s'étire, repousse l'édredon. La lumière filtre joliment et dessine sur le mur blanc les traits des persiennes. Sa sœur n'est plus dans son lit ; il faut absolument qu'elle se lève et la rejoigne pour lui raconter ses aventures. Déjà elle ne pense plus qu'à cette nouvelle journée.

Tu Quo que,
Mi Fili

Danielle Challande

Massé devant la porte du palais, le groupe de photographes accrédités attendait depuis des heures l'ouverture de la séance qui permettrait de réaliser la nouvelle photo du Grand Guide de la Nation. Dans quelques jours, le portrait qui allait être choisi remplacerait le précédent et inonderait les innombrables emplacements publics du pays prévus à cet effet. Le Grand Guide connaissait l'importance de cette image dans sa stratégie de domination et avait choisi personnellement le cadre : il siégerait, visage impassible et regard fixe, sur l'imposant trône rouge et or aux larges accoudoirs ornés de têtes de lion, avec, à ses pieds, son fidèle Dolfi. Toute image pouvait s'obtenir maintenant grâce à l'Intelligence Artificielle mais il demeurait malgré tout attaché à la traditionnelle prise de vue qui permettait par ailleurs de faire circuler, grâce aux photographes triés sur le volet, un certain nombre "d'informations" concernant sa personnalité, son humeur, son état de santé, sa vie familiale... La population semblait accorder à ces communications émanant de personnes qui avaient approché le Grand Guide de très près une fiabilité supérieure à celles répandues par les médias.

Pour l'instant le Grand Guide, s'installant sur le trône, savourait ce moment de solitude où il pouvait mesurer l'étendue de sa réussite. Le siège était placé au bout de l'immense salon dans lequel il recevait avec un faste inouï les dirigeants les plus puissants de ce monde auxquels il aimait faire sentir avec un soupçon d'arrogance bien contrôlée que, malgré tout, il les surpassait tous. Il se sentait de la race des Seigneurs, de ceux qui étaient nés pour dominer et écraser, les seuls d'ailleurs dont l'Histoire, quels que soient les époques et les continents, retienne les noms. Aujourd'hui ils n'étaient plus que trois à se partager la planète, plus que trois qui comptaient vraiment, nourrissant les mêmes ambitions, développant les mêmes stratégies de pouvoir, obéissant aux mêmes valeurs, même si officiellement les idéologies qu'ils prétendaient suivre semblaient différentes, voire opposées. Les autres dirigeants prêtaient à sourire, capitaines marionnettes ridicules, gesticulant avant de couler dans leur petit vaisseau avec leurs discours de principe et leur attachement à des vertus désuètes ! Le jour viendrait où il se chargerait d'éliminer l'un des deux, puis l'autre afin de régner en maître absolu sur la planète. Mais en attendant, il lui fallait composer avec eux, bien qu'il sût qu'il leur était éminemment supérieur. Issu d'un milieu modeste, il ne devait sa réussite qu'à ses qualités personnelles. Il était fier d'être le seul artisan de sa fortune alors que ses semblables avaient bénéficié de facilités et de privilèges liés à leur milieu : le premier était fils de milliardaire et le second fils d'un homme politique déjà influent.

- Père ! Père ! Il est temps de commencer la séance. Respectons le planning de la journée. Je vais faire entrer le premier photographe sélectionné. À la fin du shooting, vous choisirez la prise de vue qui vous convient. Elle sera retravaillée selon vos désirs et nous vous proposerons un slogan percutant.

La voix de son fils Igor le ramena à la réalité. Il s'était effectivement perdu dans ses pensées et se reconcentra sur le moment présent. Il perçut même dans le timbre de cette voix familière une impatience et une détermination inhabituelles.

La séance commença. Igor, responsable des services de communication, gérait à la perfection le ballet des photographes qui, à tour de rôle, entraient dans le salon, prenaient deux clichés et ressortaient pour laisser place au suivant. Il avait bien changé, lui qui avait été un enfant timide, rêveur, préférant la musique et la poésie aux jeux vidéo et aux réseaux sociaux. Le Grand Guide, toujours très occupé, ne s'en était d'abord pas inquiété. Mais lorsqu'Igor devint un adolescent solitaire et mélancolique, son père avait réagi et confié son éducation à des précepteurs stricts chargés de corriger cette nature jugée trop faible et de redresser ce comportement "non conforme". Le résultat, long et difficile à obtenir nécessita de congédier plusieurs maîtres pour incompetence ou faiblesse et d'en recruter de nouveaux, toujours plus rigides et sévères. Mais le pari avait été gagné : Le Grand Guide avait alors pu afficher fièrement à ses côtés ce fils au corps d'athlète, au mental

d'acier qui préférait désormais ses solides valeurs à celles idéalistes d'une culture dégénérée. Cette réussite ne faisait-elle pas de lui, le Grand Guide de la Nation, l'égal de Dieu puisque sa volonté était capable de corriger même ce que la Nature avait créé ?

Igor regarda sa montre. La séance se terminait selon le timing prévu.

Les photographes sortirent, les informaticiens entrèrent. Aussitôt on projeta, sur des écrans géants aux murs, le portrait du chef suprême de la nation en cadrages plus ou moins serrés, de face, de profil, en contre-plongée etc...Le slogan, écrit en grandes lettres d'or, complétait l'image :

LE GRAND GUIDE TE VOIT. AIME-LE !

Igor guettait les réactions de son père, traduisait immédiatement pour l'équipe de spécialistes les petites mimiques de désapprobation ou d'acquiescement, indiquait les clichés à écarter et ceux à garder. Parfois la situation était plus confuse, plus lourde à diriger et nécessitait le plus grand tact : Le Grand Guide rejetait brusquement une photo qu'il avait précédemment approuvée, hurlait qu'on ne lui accordait pas une attention suffisante, qu'on lui faisait perdre son temps précieux, qu'on se moquait de lui. Il fallait gérer habilement la situation car, sur un brusque accès de colère, un ordre irréversible d'emprisonnement ou d'exécution pouvait tomber.

- Père, choisis la représentation que tu préfères. Notre équipe est au service de ta Toute- puissance. Dès demain, au moment même où se lèvera le Soleil, tu apparaîtras simultanément sur tous les écrans du pays dédiés à ta Célébration.

Igor qui avait appris à lire dans le regard de son père les pensées les plus cachées, décela instantanément la brève marque de fatuité produite par ses propos flatteurs. De son côté, il veillait à ne rien laisser paraître de ses émotions. Tandis qu'il souriait à son père, défilaient dans sa tête les séances d'humiliations qu'il avait dû endurer, les jours de privations, les nuits de larmes et de sanglots qu'il avait fallu étouffer, les matins où l'angoisse du nouveau calvaire qu'il allait affronter lui coupait l'appétit, l'incompréhension, la résistance puis la décision terrible de capituler à laquelle il avait dû se résigner. Renoncer à être lui. Cacher sa véritable identité dans la peau d'un Autre dont il détestait tout et qui lui donnait la nausée, dans un corps qui lui paraissait être un déguisement grotesque. Se sentir perpétuellement tiraillé, déchiré.

Igor serrait les dents.

- Excellent choix !! Maintenant accorde-toi un peu de répit ! Dolfi sera heureux de gambader dans le parc, en ta compagnie. Ou de t'accompagner pour une partie de golf ...

Le Grand Guide sortit du salon. Effectivement, il avait besoin, autant que son fidèle compagnon, de se détendre ; ces séances étaient nécessaires mais bien fastidieuses !

Jusqu'au lendemain matin, les équipes finalisèrent le travail.

Au lever du Soleil, le Grand Guide apparut, radieux après une nuit de sommeil profond. Sur les écrans du palais, s'affichait déjà, comme prévu, son nouveau portrait ; ses indications avaient été scrupuleusement respectées et il avait hâte de voir l'effet que produirait cette nouvelle campagne de communication sur ses deux homologues les plus puissants du monde qu'il allait recevoir, dans moins de deux heures, et auxquels il offrirait un grandiose défilé militaire sur la plus belle avenue de la Capitale.

Le chef de la Sûreté Nationale, escorté de son fils Igor demandèrent bientôt à lui parler pour régler les derniers détails.

- La population sera nombreuse à assister à la cérémonie : essentiellement des jeunes gens, des hommes et des femmes d'âge mûr, des enfants et des nourrissons afin de montrer que nous sommes une nation vigoureuse et dynamique. Nos miliciens ont su être persuasifs pour que tous soient présents et vous acclament avec ferveur et enthousiasme lorsque vous prendrez place avec vos invités dans la tribune officielle. Vous connaissez le système ! De nombreuses caméras de surveillance placées tout le long du parcours se chargent de dissuader tout comportement inapproprié et garantissent votre sécurité !!

Ensuite le temps passa très vite : les chefs d'État, accueillis, installés, nourris, prirent place à l'heure prévue dans la tribune, de part et d'autre du Grand Guide et de son fils installés au centre. Un immense public était au rendez-vous et le défilé commença : grands carrés de soldats avançant, tels des robots, en parfaite synchronisation, véhicules blindés, chars, missiles balistiques, ogives nucléaires. La démonstration était à la fois fascinante et impressionnante.

Et soudain ce fut le chaos ; une rumeur parcourut la foule, semblable au bruit du vent qui grossit au passage d'un ouragan. Les têtes s'étaient simultanément et collectivement détournées du spectacle en cours. Sur tous les écrans, les spectateurs voyaient le portrait et le slogan s'estomper, se décomposer pour se reconstruire différemment : et sur un fond de nuit noire, apparaissait le visage émacié du Grand Guide, d'une blancheur cadavérique, troué de deux yeux luisants de loup tandis que sa bouche entrouverte laissait apparaître deux canines perlées de sang. Ce spectre effrayant agitait au-dessus de sa tête deux longs bras terminés par d'immenses mains aux doigts effilés et aux ongles recourbés. Sous l'image le slogan s'affichait en lettres rouges :

IL EST TOMBÉ ! N'AIE PLUS PEUR.

Presque instantanément, monta une rumeur sourde qui enfla comme un vent de tempête pour devenir un grondement puissant et continu, parcouru de hurlements de joie, de sifflements stridents, de chants populaires interdits depuis longtemps lancés à tue-tête et repris inlassablement par la foule en liesse, qui sautait, dansait, s'embrassait....

Dans la tribune, à côté du Grand Guide de la Nation tombé au pied de son siège, Igor resplendissant levait les bras et formait avec deux doigts le signe de la Victoire. À ses côtés les deux chefs d'État souriaient : ils avaient apporté leur soutien logistique à l'élaboration de ce plan qui leur permettait dans un premier temps d'éliminer un être imprévisible, incontrôlable et dangereux pour eux. Son fils qui le remplacerait était un idéaliste plus facile à manœuvrer, à affaiblir, à berner. Ils pourraient tirer les ficelles et s'occuperaient de son sort plus tard.

Du moins, à ce moment-là, le supposaient-ils

Un Doigt Tout Noir

Toni Chumillas

Mon père a dû forcer, l'épaule contre la porte. Elle a cédé d'un coup, libérant une bouffée de renfermé qui m'a saisi à la gorge, des odeurs qui appartenaient à ma grand-mère et que je croyais avoir oubliées.

La maison de la rue Haute à Vallauris n'avait pas bougé. Personne n'y avait mis les pieds depuis l'enterrement, et pourtant on aurait dit qu'elle nous attendait.

Mon père était déjà à l'intérieur. Ma mère ouvrait les volets, tirait les draps des meubles, reprenait possession des lieux. Cette maison ne leur faisait pas peur. Je suis resté sur le seuil. Je n'aurais pas dû y entrer.

Mon père connaissait tous les coins du quartier. Il y avait les copains d'école, un voisin avec ses histoires, le boulanger de toujours... Il avait grandi ici, il n'était parti que pour l'université. Moi, je ne connaissais personne.

La maison appartenait à la famille depuis des générations. Personne ne savait depuis quand. Au rez-de-chaussée, le garage avalait toute la largeur de la façade. Pour monter chez nous, il fallait prendre un escalier si raide que ma grand-mère, les dernières années, ne descendait plus.

À cette époque, j'avais déjà les clés. Je rentrais seul l'après-midi. J'entrais dans le noir et je comptais les pas jusqu'à l'interrupteur. En entrant, après les escaliers qui menaient au premier étage, la première porte était celle de la chambre des parents. Toujours fermée.

Un, deux, trois, quatre. Au cinquième, le clic. La lumière de l'entrée s'allumait.

Une fille était assise près d'une fontaine, une cruche à ses pieds. Derrière elle, un jet d'eau. Celui de la rue de la Fontaine, tout près de chez nous. Elle avait les cheveux bouclés qui lui tombaient d'un côté et un sourire qui serrait les lèvres. Le tableau était accroché à l'endroit le plus sombre de l'entrée, là où la lumière pénétrait à peine.

Mais les yeux me regardaient toujours, me suivaient partout.

Mon père ne savait pas qui c'était. Il disait que son grand-père se souvenait déjà du tableau quand il était pitchoun. Il ne portait pas de signature, seulement la lettre J sur un côté. Les couleurs étaient très vives, même si le doigt d'une des mains paraissait un peu noir.

J'entrais vite, fermais la porte et courais dans le couloir, le regard fixé par terre. Je ne m'arrêtais qu'au deuxième interrupteur, au bout du couloir.

C'est seulement alors que je me retournais, pour vérifier que la fille était toujours dans son tableau, qu'elle n'avait pas sauté pour venir me chercher. Je n'osais pas croiser son regard.

Mais parfois un courant d'air faisait ouvrir la porte de la chambre des parents, et alors la lumière éclairait la fille du tableau avec plus de force. Comme si c'était elle qui l'avait ouverte.

Les après-midi où je restais seul se passaient ainsi, à attendre d'avoir toutes les lumières allumées avant de bouger. Cette maison avait des choses qu'il valait mieux ne pas regarder.

Un jour, en entrant, j'ai vu de la lumière au bout du couloir. Quelqu'un l'avait laissée allumée. Je n'ai pas eu besoin de chercher l'interrupteur de l'entrée et je suis allé directement à la salle à manger, en courant. En arrivant, j'ai tourné la tête pour regarder le tableau. Avec la lumière de

l'entrée éteinte, on ne le voyait plus. La fille était partie.

À partir de ce jour-là, avant de quitter la maison, je laissais une lumière allumée dans le couloir. Parfois, si je ne rentrais pas le premier, j'entendais mon père râler parce qu'il trouvait encore le couloir éclairé. Je ne disais rien.

Mes parents ont pris la grande chambre, celle du premier étage. J'ai dû aller seul dans la chambre du deuxième. Au début je ne voulais pas y être parce que j'avais entendu dire que ma grand-mère était morte dans cette maison et j'avais très peur des fantômes. Si la nuit je me réveillais en pleurant, ma mère bondissait du lit pour me faire taire avant que mon père ne m'entende. S'il se réveillait, il se fâchait. Il faisait toujours nuit quand il partait travailler à cinq heures du matin. Il faisait aussi nuit quand il rentrait, sauf en été, quand le soleil restait tard.

Mon lit avait la tête contre le mur, mais à droite et à gauche il y avait un ou deux mètres de chambre vide. La persienne restait un peu ouverte pour laisser passer l'air, mais ce qui entrait c'étaient les ombres de la rue, filtrées par les espaces entre les lames. Les nuits d'été, les fenêtres étaient toutes ouvertes et les bruits de la rue entraient plus facilement. À cette époque, les cloches de l'église Sainte-Anne sonnaient à toutes les heures. Ça me réveillait. À minuit, c'était toujours le pire, le dernier coup de cloche sonnant plus fort que les autres. Alors je pensais que juste en face de l'église il y avait le monument aux morts. Je ne me souviens pas de ce qui était écrit d'autre, mais il y avait beaucoup de noms. Et ces noms étaient tous là, à côté de la maison, comme si chaque coup de cloche m'en amenait un dans la chambre.

Le plafond se remplissait de formes qui n'arrêtaient pas de bouger. Je n'osais pas appeler ma mère. Je remontais les draps par-dessus la tête et je me rendormais en sueur.

Les grands enfants n'ont pas peur, me répétait ma mère.

- Toi, pense juste qu'il n'y a personne dans la chambre.

Et pendant qu'elle me le disait, je me souvenais de la peur que j'avais de poser le pied nu par terre la nuit pour aller aux toilettes, au cas où une main sortirait de sous le lit pour m'attraper les chevilles.

Un jour, ma mère a apporté une poupée qui était presque plus grande que moi. Elle avait les cheveux bouclés, le visage pâle, et elle était habillée de blanc de la tête aux pieds. Sa tête pivotait complètement, et parfois elle tombait.

- Regarde, c'est Jeanne, a dit ma mère. Je l'ai trouvée au grenier. Maintenant vous dormirez ensemble.

À partir de ce jour-là, nous avons partagé le lit et le silence. Parfois je me tournais pour la regarder et, s'il y avait assez de lumière, je voyais les yeux ouverts, immobiles, de la poupée, qui me fixaient. J'avais encore plus peur et je me couvrais davantage, en la laissant en dehors des draps.

Je m'endors. Je sens quelque chose qui s'approche par derrière. Je n'ai pas le courage de me retourner, parce que je sais que je n'aimerai pas ce que je verrai, et je reste complètement immobile. Au début il ne se passe rien, jusqu'à ce que je sente une main qui me caresse le dos.

C'est une main chaude, douce, mais après elle se glisse sous le pyjama et je la sens froide. Je me retourne d'un coup et je vois que c'est une main seule, sans bras ni corps.

Juste une main qui me caresse. Une main avec un doigt tout noir.

Alors je me réveille et, dans le noir, je vois Jeanne par terre. Ma mère dit que si je dors avec elle j'aurai moins peur, alors je la cherche, à tâtons. Quand finalement je l'attrape par le bras, je réussis à la ramener à côté de moi. Chaque fois qu'elle tombe, un doigt se salit, je ne sais pas pourquoi. En plus, quand elle tombe du lit, la tête se détache et finit par rouler sous le lit. Alors je reste à côté d'elle, au lit. Avec Jeanne sans tête, avec un doigt sale que seule ma mère peut nettoyer le lendemain.

Ces nuits-là semblaient ne jamais finir, mais la lumière du soleil remplissait déjà la chambre lorsque je finissais par me réveiller. Je sautais du lit et descendais à la cuisine sans regarder le tableau de la fille, de peur qu'elle ne me suive. Ma mère préparait déjà le petit-déjeuner. Elle me demandait toujours si j'avais bien dormi, si maintenant que j'avais Jeanne pour me tenir compagnie je n'avais plus autant peur. Je ne savais pas quoi dire. Là, devant un bol de céréales avec du lait chaud, avec ma mère à côté, j'oubliais les peurs de la nuit.

Un bon matin, mon père n'est pas allé travailler. Il est resté prendre le petit-déjeuner avec maman et moi. Il nous a annoncé qu'on lui avait offert un nouveau poste, à Paris. Le jour du départ, nous n'avions que des valises de vêtements.

Il a fermé la porte de la maison de la rue Haute et je n'y suis jamais retourné. Les meubles, les vieilles photos, le tableau à côté de la chambre des parents. Nous avons tout laissé derrière nous.

Dans le taxi, je regardais les rues de Vallauris s'éloigner. Le dernier bâtiment dont je me souviens, c'est le clocher de l'église Sainte-Anne, qui m'avait tenu éveillé tant de nuits.

À l'aéroport, mon père a acheté un livre de souvenirs : Secrets de la Côte d'Azur. Il me l'a donné pour m'occuper pendant le voyage. C'était un recueil d'histoires locales, avec des noms de personnes et de lieux. Je suis tombé sur la lettre J, qui était juste au milieu du livre. Il y avait une photo de la pinède de Juan-les-Pins et ça parlait du festival de jazz. Ça, je le savais déjà. Sur la même page, il y avait Jeanne de Vallauris. Une jeune fille aux cheveux bouclés, avec un regard que j'avais déjà vu. C'était un dessin en noir et blanc qui me rappelait le tableau de la maison, rue Haute. Les vêtements aussi étaient de la même époque, provençaux.

À ce moment-là, j'ai senti mes mains se raidir, les doigts glacés, comme si la climatisation de l'avion avait été trop forte. J'ai fermé le livre et j'ai regardé mon père, qui observait distraitemment le ciel bleu par le hublot. Je me suis souvenu que, dans la précipitation, la poupée Jeanne était restée à la maison de la rue Haute. Un jour, on ne lui avait plus trouvé la tête et elle avait fini au grenier.

J'ai rouvert le livre, en regardant la photo du coin de l'œil et en lisant vite ce qui était écrit. Ça parlait de préparer des potions, ou peut-être des parfums. Qu'elle avait une main avec un doigt toujours noir. Qu'à la Révolution, on l'avait dénoncée. Qu'on lui avait coupé la main. Je n'ai pas pu lire plus.

J'ai fermé les yeux pour ne rien voir. Mais dans ma tête, il n'y avait plus que la lettre J du tableau et son regard. J'avais peur de m'endormir et de sentir une main seule me réveiller. J'ai serré la ceinture du siège et j'ai pressé mon dos contre le dossier.

Même Plus Peur

Didier David

Depuis toujours, il ressentait comme une sensation de peur incontrôlée, lorsqu'il s'agissait de descendre les quatre étages de cet immeuble de la rue Mirabeau à Nice. L'ascenseur, presque toujours en panne, ou peut-être n'avait-t-il jamais existé, l'obligeant à se rendre au niveau -1 du local poubelle à pied, avec le fol espoir que la minuterie, lui permette d'atteindre sa destination sans avoir à se retrouver dans le noir.

Une fois sa mission accomplie, comme un soldat sur la ligne ennemie, il remontait les escaliers en courant la frousse au ventre...

Non, sans logique, juste par peur !

De retour, dans l'appartement familial, il devait reprendre son souffle, respirer, sans montrer que la peur, sa peur lui aurait arraché les larmes des yeux, mais non, il était hors de question de leur dévoiler.

C'était celle-là même qui se révélait la nuit, quand dans son sommeil, balancé par d'immenses grues à mâchoires géantes, il volait de l'une à l'autre, le cœur au bord des lèvres, persuadé que chaque échange serait le dernier.

Finalement, il y en avait bien un ultime, un vol plané type homme canon, qui le voyait infiniment chuter, avant de le réveiller en transe et en larmes, pour atterrir comme dans un siphon d'eau tiède, sur sa couverture détrempée.

Cette peur, c'était bien son monstre, celui qui l'inquiétait chaque jour d'avantage et semblait se cacher pour agir dans les méandres de son esprit...

Puis il grandit et Didou devient définitivement Didier, ce prénom qu'il détestait depuis toujours, au point même de se demander parfois si on ne lui avait pas attribué juste par moquerie ou par ironie... Il imaginait la scène, et si on l'appelait Didier auraient pu dire ses parents en s'esclaffant penchés sur son berceau. Pour appuyer plus fort sur le sentiment de honte, le grand se prénomma Philippe et il était soumis à une comparaison systématique et une dénégation de sa propre identité, de son propre physique, le bébé le plus moche de la maternité avait osé cingler la grand-mère perfide... il aurait tué pour être le Philippe et rayer de la carte ce Didier, celui qu'il honnissait. Il grandissait et la peur ne le quittait pas...

La peur irrépressible de partir à la guerre, au combat, peut-être alimentée par les images des JT de l'époque... où sans ménagement et sans avertissement, l'on diffusait l'atrocité d'une petite fille, en larmes, hurlante et courante, brûlée au napalm. Il avait dix ans, elle en avait neuf, c'était la guerre au Vietnam.

Et Il est vrai qu'à cette époque, la diffusion de ces images totalement traumatisantes et dont tout le monde semble-t-il se foutait, le bouleversait...

Les Poppys continuaient de chanter, *"non, non rien n'a changé"* et lui en chialait.

Sa peur aux multiples facettes, semblait ne pas vouloir le lâcher.

L'âge avançant, il se disait qu'elle allait quand même lui laisser la vie sauve et que désormais, il disposait d'assez de ressource et de mental pour pouvoir la surmonter quand il le voulait, sans aucune appréhension.

Mais, la réalité était autre, en fait, elle n'était pas décidée à lui foutre la paix aussi facilement que cela. Et apparemment, il était écrit qu'elle avait planifié de le poursuivre encore un petit moment dans le cours de son existence.

Pour tous les handicapés de la pétouche, n'hésitez pas à vous dénoncer si nécessaire, j'en suis certain, le combat est le même...

Tu crois l'apprivoiser et en deux secondes, comme un uppercut pleine poire, elle te rappelle, que non mon gars, tu n'es pas près d'avoir remporté le match, que la ceinture du vainqueur est encore bien accrochée à sa taille.

Catégorie World Trouille Géante !

C'est donc accompagné par elle, que jeune adolescent, il dut s'affranchir de ces deux plus grands représentants, les filles et les bagarres. Il est vrai qu'à cette période, on se bagarrait beaucoup à la sortie des collèges.

De jeunes coqs se défiaient dans la cour de récréation et tout cela se transformait en rendez-vous baston géant, dès le portail de l'établissement franchi. A cet instant intervenait, le second élément perturbateur de sa terreur d'adolescent, les filles... Le seul but, dans cette empoignade généralisée était de se tenir suffisamment à l'écart des brutes et des Bruce Lee du quartier, et de ne pas passer pour le dernier des dégonflés auprès de tous ceux qui portaient jupes et décolletés affriolants.

Les batailles rangées furent rapidement catégorisées et classées au rayon des souvenirs terrorisants, bien que toute forme de violence proche de lui, continuait à lui glacer les os et le sang. Mais, les filles, ah les filles, ces êtres si différents, inabordables, insondables, convoitises des sens, effroyable obstacle mental... Comment les approcher sans flancher, démarrage en mode sans échec comme lui aurait signifié son premier pc !

Méthode appliquée, subterfuge de la désinhibition, n'être plus vraiment soi-même, moyen adopté, toute sorte d'euphorisant naturel ou pas.

Résultats, rien de bien reluisant concernant la confiance en soi, seul un semblant de lâché prise qui lui permettait, de se sentir un peu plus déterminé à aborder le sexe opposé très tard ou très tôt dans les nuits... sans toutefois, vraiment obtenir d'issue favorable. Parfois, l'existence pouvait lui offrir une amourette passagère, *"pour un flirt avec toi"* et exceptionnellement lui briser son petit cœur, *"love me, please love me"*... mais il demeurerait toujours une incompréhension intersidérale entre lui et l'ensemble de l'autre moitié de la planète. Bref, il fallut encore des nuits de beuverie et d'effluves de Marie-Jeanne pour que le miracle se produise. Elle était étudiante en architecture, sportive et sûre d'elle. Tout son opposé, mais par une incroyable fracture existentielle, elle l'accepta comme il était... déchiré, très déchiré, hâbleur, parleur et inventeur. Mais juste aidé par les substances qu'il avait encore absorbées pour se donner la force d'aborder cette soirée. C'était une fête de premier de l'an organisée sur une péniche en plein cœur de Paris, elle l'avait imaginé et orchestré avec ses camarades de faculté et lui avait débarqué là, muni d'un carton d'invitation obtenu par le plus incongru des hasards du destin. Et prodige, elle ne l'avait pas jugé, elle avait juste su voir la peur qui émanait de tous ses pores, son mal de vivre et la profonde tendresse naissante envers celle qui apparemment pour la toute première fois de son existence pouvait apprivoiser son monstre et pour le coup le rendre plus beau, plus homme, moins traqué... Ayant redécouvert avant tout le monde la candeur de Didou et son regard passé d'enfant émerveillé. Il la raccompagna au petit matin dans son studio parisien, 8 rue Claude Tillier quartier Nation XII arrondissement. C'était un rez-de-chaussée d'hôtel, il la laissa, terrorisé à l'idée de ne plus jamais la revoir et y retourna dès le lendemain...

Porte close, il glissa un petit mot sous le sas.

Toujours inventeur d'histoire. Il lui écrit qu'il était tombé là par hasard, même s'il habitait à l'autre bout de Paris et que l'on était un premier janvier.

Il lui demandait de pouvoir la revoir, il en allait de sa survie !

Elle devait le savoir...

Il l'a revue, et bien sûr il y eu des secousses car son monstre était loin d'être apprivoisé. Elle passa une vie de douceur, d'amour à tenter de l'apaiser, de le rassurer, de lui repeindre en bleu espoir son nuage noir.

Elle le sauvait petit à petit, par tendresse, par sentiments et lui fit comprendre en douceur, qu'il devait se déchirer un peu moins, que la vie pouvait être belle, lumineuse. Mais ils le savaient son monstre était encore présent, malgré tous ses efforts, toujours aux aguets.

Malgré tout, elle continua de l'encourager, non par pitié ou par dévotion, juste par le diamant de cet amour qui donne sans compter, sans calcul, sans retour... et à force de courage, elle le rendit beau à regarder juste pour lui, et lui apprit jour après jour que son refuge était en lui, dans ce bonheur partagé, dans ces instants fugaces de plénitude qui semblaient s'apparenter à la beauté... *"Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai"*.

Mais le temps fugace passe et lasse, Didou malgré cette immensité d'amour est redevenu Didier et il n'a pas su garder son trésor. Il a décoloré son nuage et parfois forcément a été injuste, rattrapé par sa peur du vide et du temps.

Puis, une nuit de décembre, elle est partie, avec juste ces mots prononcés, *ne t'inquiète pas, je t'aime jusqu'aux étoiles, tout est pardonné*.

Il n'avait aucun mode d'emploi pour l'après, juste une peine intersidérale et une peur comme jamais, mais s'il n'avait retenu qu'une seule chose de cet amour infini, c'était pour toujours le respect du miracle de la vie.

Dorénavant chaque journée sera une ode au jour qui se lève, le nuage noir a pris un énorme coup de pied au cul et il se dit, dans le monde, qu'une nouvelle main s'est tendue vers lui et à sa façon elle lui apprend à nouveau, que l'on ne blasphème pas avec la vie, on la kiffe, on la vénère, on lui rit... Surtout pas pour remplacer, juste pour continuer d'aimer car maintenant c'est certain, il le sait à jamais, son refuge est trouvé.

Le Mangeur de Vie

Amandine Devaux

J'avance, je me perds dans des tunnels sombre.
Ce noir m'entoure, il est épais et humide.
Le sol, les parois, tout est très mou.
Je me perds, mais ne m'arrête pas.
J'avancerai, toujours.
Je m'insinue dans ce cortex ...

Elena se réveille.
Encore une dure journée l'attend, elle le sait.
Cette année est particulière : après neuf ans de travail acharné, c'est sa dernière année de médecine.
Quelle fierté cela devrait être.
Tout ce temps passé à étudier, nuit et jour, à accumuler stress et fatigue.
Cette dernière année et sans pitié.
Elle accuse le contrecoup.
C'est fastidieux mais elle se lève, péniblement.
Des douleurs dans tout le corps, la fatigue assommante, la tête dans le brouillard.
Elle se prépare du café et en boit deux ou trois.
Elle a toujours trouvé ça trop amer mais la caféine l'aide à tenir.
Elena se prépare rapidement dans la salle de bain.
Elle doit enjamber ses vêtements sales qui recouvre le sol, son bac de linge déborde.
L'évier est recouvert de poussière et de résidu de dentifrice.
Sa toilette est rapide, presque mécanique. Elle n'a ni le temps ni l'énergie de faire plus.

C'est étrange cette fatigue qui commence à perdurer...

Quant à moi, je suis là. Glissant dans ses pensées, invisible et silencieux.
Je ressens toute ses réactions, tous ses mouvements.
Je me délecte de ses douleurs.
Parfois je descends de ce cortex sombre et moelleux. Je pivote et m'introduit dans une jonction.
Les tissus sont doux, je me blotti et me laisse bercé, je suis si bien, c'est devenu mon chez moi...

Elena est médecin junior dans le service de cardiologie.
Elle ne se voyait nulle part ailleurs : c'est une tragédie qui la conduit là.
Son père est décédé d'un infarctus quand elle avait 13 ans.
C'est elle qui la trouvait, étendu sur le sol froid de la cuisine en rentrant de l'école.
Elle la alors secoué, elle a hurlé, elle l'a supplié en vain.
En état de choc, elle avait appelé sa mère.
Dix longues minutes lui avaient été nécessaires pour trouver le téléphone portable de son père.
Il était simplement dans la poche de son jean.
Les secours sont arrivés.
Trop tard.
Depuis, elle pense qu'elle aurait dû faire plus.
Elle vie avec ce drame. Elle revoit son visage, ses yeux mi-clos fixant le plafond, vides et immobile.
Son front lisse et froid ou c'était collés ses beaux cheveux bruns.
Sa mâchoire était détendue, ses lèvres bleutées.
Depuis, elle ne voit plus son visage souriant quand elle ferme les yeux.
C'est ce visage de la mort qui la hante.
Depuis ce jour, elle c'est juré de sauver des vies.
Elle s'est alors abandonnée corps et âme dans ses études, se renfermant toujours un peu plus.
C'est pour lui qu'elle est là aujourd'hui, essayant de réparer l'irréparable.

Pendant que ma proie culpabilise, moi, je me faufile partout.
Je change souvent de nid.
Parfois je trouve des endroits où je me sens si bien que je m'y endors longtemps.
Et lorsque je me réveille, à moi les nouvelles conquêtes !
Je tourne sur moi-même et m'enfonce partout, tel une vis.
J'avance, élégamment, doucement, et ne perd pas une miette de ce qui m'entoure.
J'avance, rien ne peut m'arrêter.
Plus aucun recoin n'a de secret pour moi.
Je deviens son tout. Ses rêves, ses envies, sa vie, je la lui vole.
Je suis son pire cauchemar.
A cause de moi, Elena à passer une très mauvaise journée.
Elle a eu très mal aux articulations aujourd'hui car je m'y suis blotti.
Mais je m'en moque bien, car elle est à moi.

Elena ne se reconnaît plus.
Elle qui a excellé durant toute ses années, est totalement à la dérive.
Les médecins qui la supervisent ne l'ont jamais vue comme ça.
Elle qui était si prometteuse !
L'étudiante avait une rage de connaissance, hyper active, elle ne s'arrêtait jamais.
Elle ne supportait pas d'être en échec, et recommençait alors jusqu'à la réussite parfaite.
Elle, elle a l'impression de ne plus rien savoir, elle cherche constamment ses mots, n'arrive plus à réfléchir correctement.
Elle se sent toujours dans un brouillard cérébral. Aujourd'hui, elle était même très sensible à la lumière et aux bruits environnants.
Les bips des électrocardiogrammes lui perçaient les tympans, lui ayant provoqué une migraine lancinante qui lui broyait le crâne.
Elle est trop fatiguée pour tenir une conversation.
Lire, regarder la télévision, elle ne peut plus non plus.
C'est trop d'effort.

Elena s'enfonce, pendant que moi, son mangeur de vie, je grandis.
Et dans l'ombre de son esprit, je patiente... jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'elle.

Elena est rentrée chez elle.
Elle vit seule dans un appartement au 5^{ème} étage sans ascenseur.
Elle arrive essoufflée, le cœur battant à tout rompre.
Ses jambes tremblent encore sous l'effort, chaque marche lui ayant arraché un peu plus de force.
Sa fatigue est constante, elle a trop accumulé, c'est sûr. Elle se rassure en se disant qu'elle a trop fait, trop donné d'elle-même toutes ces années.
Ma captive s'endort.
A son réveil, impossible de se lever.
La migraine écrasante l'accable.
Chaque partie de son corps est douloureux.
Elle a l'impression qu'un train lui est passé dessus durant la nuit.
Elle a vraiment trop forcé toutes ces années...
Tant pis pour l'hôpital aujourd'hui, elle restera au lit.

Mais depuis, Elena ne se lave plus, ne se fait plus à manger.
Elle commande et se fait livrer ses courses quand elle en trouve l'énergie, ne connaissant plus que les repas préparés, qu'elle trouvait si fade avant.
Mais elle n'a que très peu d'appétit. Alors peu importe.

Elle voit bien que ses vêtements ne sont plus à sa taille, alors bien souvent elle porte un jogging ou reste en pyjama.

Sa vie est devenue un cauchemar.

Cette dernière année de médecine a été un fiasco.

Trop manqué, trop de raté.

Ses professeurs et médecins superviseurs ne la trouvent pas prête.

Et quelle erreur d'avoir confié à l'un d'eux les circonstances de la mort de son papa !

Ils pensent maintenant que ce n'était pas tellement sa voie, dirigée par un drame, un deuil, une culpabilité qu'elle n'a pas surmontée.

Tous la pensent en dépression.

Même sa mère et ses amis !

Mais ils se trompent.

Elena veut se lever.

Elle veut vivre.

Reprendre ses études.

Simplement... son corps refuse.

Et elle ne comprend pas pourquoi.

Elle a pourtant étudié la médecine pendant des années. Consulté des livres, cherché des réponses.

Ses analyses sanguines sont normales.

Tout indique qu'elle est en parfaite santé.

Pourtant, il y a eu une période d'espoir.

Quelques semaines où l'énergie est revenue.

Elle a nettoyé son appartement, cuisiné ses plats préférés, revu des amis, admiré un levé de soleil.

Elle a savouré chaque instant, profitant de belles balades en bord de mer, s'imprégnant de la douce sensation du sable sous ses pieds, du son des vagues contre les rochers.

Elle s'était même inscrite pour rattraper son année.

Pendant un instant, elle avait retrouvé sa vie.

Mais ce matin de rentrée, la fatigue est revenue.

Brutale.

Implacable.

Elle est restée clouée au lit.

Ce mal est revenu à elle de façon inattendue.

Elle a vingt-sept ans.

Et elle se sent incapable de vivre.

Incapable d'étudier.

Incapable de travailler.

Incapable même de se lever.

Son cerveau est trop embrumé pour soutenir une conversation.

Elle refuse les appels de sa mère.

Elle en a assez d'entendre :

"Allez ma chérie, lève-toi. La vie est belle."

Elle en a assez d'être épuisée.

Assez des douleurs.

Assez qu'on la pense dépressive, assez qu'on la pense paresseuse.

Assez de ces murs violets qu'elle avait tant aimés et qui l'écœurent désormais.

Assez de ce lit qui est devenu sa prison.

Peut-être que la vie n'a plus de sens.

Pendant qu'elle se morfond, seule et désespérée, moi, je me tortille un peu plus profondément.

J'ai dormi, un temps, laissant penser à ma victime que je n'existais pas. Mais je suis plus en forme

que jamais.
Prêt pour de nouvelle aventure !
Je glisse, je tourne, je serpente, explorant chaque recoin.
Aucun obstacle sur ma route, quelle liberté.
Je me faufile çà et là.
Je m'enfonce, partout.
Je suis partout.
Le silence est presque parfait, à peine troublé par son souffle irrégulier.
Chaque pulsation de son cœur résonne comme un tambour apaisant.
Je peux sentir chaque hésitation, chaque fatigue tout devient mon terrain.
Ses douleurs sont ma force, son épuisement ma vitalité :
Le corps d'Elena m'appartient désormais.
J'agit dans l'ombre rien ne m'arrête.
Elle ne se doute de rien.
Et même si elle connaissait mon nom, elle ne pourrait rien contre moi.
Rien ni personne ne sait comment m'arrêter.
Ma proie n'a pas prêté attention à mon arrivé.
Pourtant mon entrée a été spectaculaire.
J'aime soigner ma mise en scène !

Je suis devenu son pire cauchemar, le monstre microscopique qui a pris possession d'elle et de sa vie.
Elena est mon refuge, mon royaume.
Elle est à moi.

Le Poids du Silence

Sophie Etourneau

Ma forme ondule dans le courant glacé des plaines abyssales. Seul le chuchotement de l'océan me parvient. Seul ce qui tire en moi m'anime.

Sur mes écailles, la lumière froide de l'astre ricoche et baigne les coraux. Je flotte parmi les algues sans interruption.

Absorbé par le sable, l'un de ces squelettes de bois rongés par la vase casse le paysage désert. Je cerne lentement ses recoins. Attirée par leurs interstices. La clarté qui avance ne m'y atteint pas. Il y fait toujours une obscurité totale, dense, presque matérielle, où les courants ralentissent jusqu'à se perdre. Le temps me contourne. Comme les congres et les raies. Le lieu me reconnaît. Je m'y dilue un instant, puis la mer reprend mon errance, effaçant toute trace de mon passage. Un vide mord mes entrailles.

Je glisse entre les squales et les bancs argentés qui s'écartent à peine sur mon passage, comme si ma présence n'était qu'une variation du flux. Ils ne combleront rien.

Une ombre passe enfin. Lentement, elle balaie la surface, déformée par l'épaisseur de l'eau. Un éclair me parcourt. Mon attention se fixe.

Mais je ne me presse pas.

Mon chant se répand comme une onde. Un murmure, une intuition, un doute qui s'étire dans les profondeurs.

J'ondule jusqu'à la proue. Des silhouettes se tournent sans se fixer, happées de toutes parts. Hagardes. D'autres les retiennent, les raisonnent, mais il est trop tard.

Les flots répondent aux résonances qui se propagent. La coque du refuge de mes proies se soulève et s'écrase avec violence, comme si l'eau elle-même cherchait à entrer. Les hommes se précipitent de tous côtés. Libèrent dans l'air d'autres vibrations. Puis peu à peu, leurs postures se brisent. Leurs gestes se défont. Ils basculent.

Les corps tombent en série dans les méandres obscurs. Gesticulant vers moi. Perdant déjà leur souffle dans un nuage de bulles. Leurs perceptions se troublent.

Un à un, je tranche leurs enveloppes molles. Je m'enfonce dans ce qui bat encore et le fait mien. Mes veines palpitent. Un brouillard rosé se diffuse. Leur chaleur s'infiltré en moi. Puis se dissout comme de l'écume à mesure que l'eau reprend sa couleur, froide et indifférente. Je laisse les restes couler lentement vers les fonds, où ils ne seront bientôt plus qu'une mémoire sans forme.

A nouveau, la rumeur de l'océan m'atteint. Et je la laisse m'emporter, faisant partie d'elle. Sillonnant ce décor en nuances de gris et de bleu, sans prêter attention à ce qui le peuple, je fends l'eau sombre avec langueur. Jusqu'à ce que le tiraillement me pousse de nouveau...

Mais quelque chose persiste. Un goût amer, un pincement.

Soudain, des éclats résonnent, et provoquent une lourdeur dans mes tripes. Pourtant, seules les méduses et les murènes m'entourent.

Am...

Cette vibration s'infiltré jusque dans mes os. Seul un déchirement de mes boyaux y répond.

Une langue brisée remonte dans mes fibres. Des images éphémères, sans écho, s'imposent à moi. Une présence. Une bouche tordue en une expression qui ne me parvient pas. Qui ne fait ressortir qu'un éclair de souffrance dans mes veines.

M...our...

Des yeux. Leur pesanteur noue ma gorge. Une pression douce sur mes lèvres. Une étreinte. Un regard habité de ce qui n'a pas encore eu lieu. Un flou s'empare de moi.

Les pulsations persistent... Mais leur timbre s'assombrit avec violence. Mon sang se glace.

Malh...

Des influx déferlent, porteurs d'une empreinte que je ne saisis pas. Une surface rigide sous moi, la sensation de perte d'équilibre. Un regard tranchant qui laisse comme un coup dans mon abdomen. Mon poignet irradie. Un vide m'avale.

L...eur...

L'onde frappe mon ventre. Autour de moi, tout est pourtant calme et silencieux. Un haut le cœur me soulève.

Des bulles s'échappent de ma bouche. Je les perçois sans les voir. Une douleur perce mon crâne. Je m'ébroue, faisant frémir l'eau qui m'entoure. Ça frappe en moi. Je me défais de toute direction et repars dans l'étendue mouvante. Retrouvant progressivement le froid qui m'habite toujours.

Un furtif changement de luminosité attire mon attention vers la surface. Une décharge excite ma mâchoire. Je serpente en direction de cette ombre, et libère mon onde. Elle se déverse, mélodieuse, en une oscillation sinistre.

Lorsque ma tête émerge, les pulsations désordonnées qui me traversent vrillent mes tripes. Je me rétracte violemment et me fige. Quelque chose se tapisse dans mon ventre. Sur la carcasse flottante, un visage saisit mon attention. Son expression est pourtant la même que celle de tous ceux qui me voient avant de s'éteindre. Mais celui-ci arrache quelque chose dans mes entrailles. Et ma gorge se serre. Mes écailles se hérissent. Ma vision se trouble. De l'humidité enfle dans mes yeux...

Je vois des gouttes quitter les siens et soudain je sens l'oxygène me manquer. Mais l'air n'entre ni par ma bouche ni par mon nez. Un gouffre s'empare de moi. Mes poumons ne se gonflent pas. Seule l'eau les remplit désormais.

L'agonie dans ma cage thoracique brûle jusque dans ma trachée. Ses lèvres bougent et je devine sans le vouloir qu'il prononce mon nom. Son écho me gagne comme depuis les plus profondes abysses. Ça frappe sous mes côtes.

Mon attention se détourne sur l'autre humain. Son regard me heurte. Sa main retient la forme aux trois pointes posée sur son crâne. Mon estomac se décroche. Ma mâchoire tremble. Quelque chose se brise.

L'espace se déchire.... Le temps se fissure.... Des fragments émergent....

Et je sens des mains... des mains m'empoigner. Mes pieds se dérobent sur le bois trempé. La terreur glace mes veines.

– Une femme à bord porte malheur !

Ces vibrations broient mes tempes. Je suis secouée au-dessus des méandres noires de l'océan. Tout mon être se contracte. Alors dans un élan empli d'espoir, je fixe mon aimé. Mais son expression est lourde, opaque et ses lèvres ne forment qu'une mince ligne. Ma voix vrille et s'arrache. La prise sur moi cède et le vide me prend. La masse mouvante me saisit dans un fracas. L'écume me fouette. Mes oreilles bourdonnent. Ma vision se trouble. Je tousse. Non, je bois. Mon corps est lourd. Mes

poumons expulsent un torrent de bulles. Les ondes m'interpellent. Et je m'enfonce. Je sens l'eau se frayer toujours plus loin dans mes cavités. Jusqu'à ce que je ne sois plus que sel, viscosité et griffes. Jusqu'à ce que l'océan réclame ma volonté. Mon enveloppe. Mon cœur.

L'homme à la figure mouillée s'agite. S'élance contre ce qui le retient sur le géant de bois. Son expression me frappe. Une chaleur remonte en moi. Mais un creux dévorant s'impose. Il fait vibrer l'air autour de lui avec ardeur. Il me tend la main. Un rire remonte du plus profond de ma gorge mais ne quitte pas ma bouche.

Je plonge. Ma queue claque la surface et je glisse autour de ce volume creux qui ne coule pas. Mon chant emplît l'eau, puis l'air. Puissant. Séducteur. Meurtrier.

C'est l'homme au sommet couvert de l'excroissance aux bords relevés qui entre dans mon appel. Il lutte. Couvre ses oreilles. Lâche de graves et tranchants vrombissements depuis ses poumons. Mais je sais que son organisme cède. Ses gestes se désorganisent. Il se relâche. Il vacille. Et ses orbites se posent enfin sur moi, transies.

Alors, il bascule dans l'eau trouble, à la suite de ses hommes. Et je lui vole son souffle, séparant la tête de la masse.

Mais la vue de sa coquille vide s'enfonçant dans les fonds ne comble rien.

Sur la coquille de bois, l'horreur crispe les traits de l'homme dont la présence me réchauffait autrefois. Je l'observe longuement. Il ne détache pas ses yeux de moi, mais ne semble pas voir réellement. Son expression assombrie, ses mains crispées, sa bouche entrouverte... Le flux se fige autour de moi. L'eau oublie son propre mouvement.

Je tends mes membres visqueux vers lui. De longues et fines viscosités terminées par des lames. Sans aucune hésitation, il se jette à l'eau. Nageant vers moi dans un élan désespéré. Il me serre contre lui, réprimant un sursaut au contact de ma peau trop lisse. Trop froide. Ses mains chaudes glissent le long de mes joues engourdies. Ses larmes se mêlent à l'eau. Ma cage thoracique me pique. Ce visage se recompose en moi, intact. La nuance de ses iris. La forme de sa bouche. Les boucles brunes qui tombent sur son front. Ses sourcils froncés.

A bout de force, il commence à s'enfoncer dans les flots. Je resserre l'étreinte de mes membres lisses autour de son torse. Ses paupières se plissent au contact salé du courant. Il retient son souffle sans lâcher ni mon regard ni ma taille écaillée. Je laisse son poids nous attirer lentement dans l'immensité.

Son corps se tend soudain. Je vois ses orbites s'agrandir. Des bulles s'échappent de sa bouche. J'entends l'eau se glisser en lui.

Alors je me penche, et dépose mes lèvres sur les siennes.

Le flux se densifie entre nous. Hors de la course du temps. Figé dans les courants de plus en plus froids.

Sa prise faiblit. Ses muscles tremblent sous mes doigts. Sa chaleur se diffuse encore contre moi. Je relâche. Lentement...

Sa peau glisse, puis s'accroche encore un instant.

Il ne reste rien à retenir.
Il se dérobe à mon étreinte.

Il pâlit encore. Son regard me tient toujours.
Rien ne trouble l'eau autour de lui.
Alors les profondeurs silencieuses le reconnaissent. Elles le réclament.

L'océan le prend.

Marche sur Caussols

Julien Fontaine

Mon regard se lève sur les barres rocheuses. Par-delà ces murs, les étendues promises, vastes, vertes et chuchotant au ciel que là-bas se jouera notre destinée. Le chemin est long pour gagner les cieux. Quand mes yeux fatiguent à la vue de l'ascension, il me suffit de tourner la tête. Derrière moi, le littoral et l'enivrante vigueur de l'azur. C'est bien là toute la magie de notre région.

Je retourne au brouhaha du convoi.

La multitude autour de moi avançait à un rythme soutenu, nous formions une belle troupe. Nous étions assez nombreux, à tel point que les voitures nous devinaient sans trop de peine malgré les virages. Les piailllements se mêlaient aux rires, les pas des uns tiraient les pas des autres. Par la force du nombre nous formions un corps, guidés par une même voix, la faim de nous retrouver là-haut. Tout cela était nouveau pour moi, fantasmant ce qui nous attendait sur les hauts plateaux de l'arrière-pays. Des mots me parvinrent en fragments, certains connaissaient déjà le parcours. Le mystère grandissait en moi, "Caussols" résonnait dans les rangs.

Le convoi était extrêmement bavard. Les quelques garçons de la partie étaient des habitués. Quant à moi, je marchais côte à côte avec mes copines, mon noyau dur en quelque sorte. Violette, notre aînée, me donnait du courage, il me suffisait d'emboîter ses pas. Je pouvais également compter sur Prune, Margot et bien sûr la cadette affectueusement rebaptisée Pomponne. Un peu plus fragile, douillette et terriblement attachante, c'était notre guide local qui avait fini par lui trouver ce petit nom. Lui, que la vie n'avait pas encore soufflé sur les rives de la quarantaine, portait toujours un grand chapeau noir, dont la bordure dissimulait les yeux au soleil. Mais elle n'épargnait en aucun cas, sa large bouche saillante, dans une barbe brune hasardeuse. Derrière son épais sac de randonnée rouge, un dos droit et solide. Il connaissait la région comme sa poche, et savait trouver les balades qui contenteraient tout le petit monde. C'était notre Bébert.

Arrivés en haut, la couverture du soleil offrit à l'herbe son ultime chaleur. Bébert nous fit établir le campement pour la nuit. L'emplacement était parfait, des monticules de pierres délimitaient notre aire qui s'arrêtait à l'orée d'un petit bois. L'obscurité gagnait rapidement l'espace. Derrière un tas de cailloux, une tache noire happa mon attention.

- *Ne t'approche pas trop petite, m'avertit une marcheuse. Ceci est un pont entre nous et les profondeurs.*

- *Qu'y a-t-il en dessous ?*

- *J'espère ne pas le savoir !*

Caussols, épais manteau karstique que l'écoulement des âges avait façonné pour faire se rencontrer la surface et la nuit perpétuelle.

A la première lueur du jour, l'agitation avait envahi le campement à la découverte d'une des marcheuses, étalée sur la pelouse, pétrifiée. Notre guide Bébert était penché sur elle, déroulant depuis son gros sac un rouleau de compresses. Il ne se séparait jamais de son sac qui semblait être la boîte de pandore face à tout imprévu. Bébert s'activa. Couper, verser, appliquer, les gestes étaient vifs et habiles. La marcheuse semblait blessée à l'oreille. Entre deux mouvements de Bébert, je pus capter le regard de la blessée qui poussa alors un cri. "Les buis ... les buis ont des yeux ! Des horribles yeux blancs !". Violette, rivée, fixait la scène à mes côtés.

- *C'est lui j'en suis sûre. Il est de retour.*

- *De quoi parles-tu ? Tu sais ce qu'il lui est arrivé ?* interrogeai-je.

- *On dit que lorsque le plateau a fini de boire, que l'eau ne coule plus dans les galeries souterraines, quelque chose d'autre s'anime à l'intérieur.*

- *Quelque chose... tu l'as déjà vue ? Tu ...*

- *Une créature !* m'interrompit-elle en levant le ton. *Quelque chose que ne ressemble certainement à rien de ce que nous connaissons. Je n'ai jamais vu que ce que cette chose laisse derrière elle...*

Violette coupa son récit en remarquant la crainte sur mon visage.

- Pendant le séjour, reste près de moi, ma belle. Ne nous dispersons pas, et tu peux faire confiance à Bébert qui veille sur nous.

Il était temps d'aller marcher avant qu'il ne fasse trop chaud. Bébert nous lança sur le chemin. La quiétude qu'inspirait le paysage nous fit rapidement oublier l'épisode du matin. En toile de fond du tapis vert et or que nous arpentions, quelques sommets encore enneigés défiaient la saison. La toute jeune Pomponne était aux anges, elle qui n'avait jamais encore voyagé. Exaltée, elle me devançait souvent et repérait le moindre amas de pierres pour sauter dessus. Il m'arrivait de lui faire signe de regarder les jolies fleurs à ses pieds. L'air d'altitude était vivifiant, et le soleil comme une lourde caresse qui invitait à la sieste de mi-journée.

Le lendemain, mon réveil fut des plus paisibles. Pomponne, derrière moi, était déjà en train de jouer. Bébert, comme souvent, rivalisait de virtuosité avec les petits oiseaux lorsqu'il accompagnait gaiement sa démarche de sifflements improvisés et mélodieux. Plus tard dans la matinée, nous tardions à nous mettre en route. Bébert semblait dispersé et faisait le tour du groupe.

- Il y a un problème, me glissa Violette.

- Je vois bien, qu'est-ce qu'on attend à ton avis ?

- Il en manque à l'appel ! Tu as vu Prune et Margot ce matin ?

Aussitôt, je me sentis défaillir, mes jambes cédèrent, je m'agrippai au sol.

- Rappelle-toi ce que je t'ai dit ma belle, on ne connaît que ce que la chose laisse derrière elle...

- Ou ce qu'elle emporte ! ajoutai-je. *Mais qu'avons-nous fait ? Nous ne faisons qu'emprunter les chemins...*

- Au premier pas posé sur ce maudit plateau, on avait déjà pénétré son sanctuaire !

Les jours suivirent sur Caussols et la nuit marquait toujours plus le groupe de sa funeste empreinte. Les disparitions se répétèrent, sinon des blessures... chaque lever du jour menaçait d'un nouveau supplice, semant la peur face à l'étau qui se resserrait. Des hommes extérieurs au groupe venaient nous rendre visite de temps en temps. Ils portaient un écusson et s'adressaient directement à Bébert. Certainement des agents, mais qu'attendaient-ils pour nous sortir de là ? Parfois, ils venaient armés de fusils. Savaient-ils seulement contre quoi nous défendre ?

Nous n'avions plus le cœur à bouger. Pomponne ne sautait plus sur les roches. Bébert ne sifflait plus. Attisée au moindre craquement de branche ou au détour d'une brise suspecte, sa fureur grandissante le rendait méconnaissable. Le soir, il pointait sa lampe sur nous sans jamais dévier.

- Qu'est-ce qu'il nous veut ? J'ai peur ! me confia Pomponne qui se blottit sous mes flancs.

- Ne t'inquiète pas, il veille juste sur nous.

Je n'y croyais pas un instant. Ma confiance en lui se disloquait à chaque regard, chaque cri et chaque geste qu'il nous adressait. Il arrivait à Bébert de grogner ! Je priai Pomponne de s'en éloigner. A la mesure des abysses qui semblaient s'ouvrir sous nos pieds, des sillons creusaient sa face et le défiguraient. Nous avions aussi perdu notre guide.

Nous ne dormions quasiment plus. La croyance d'un monstre aux yeux incandescents se propageait. Il m'arrivait de noyer mon regard dans les ténèbres d'un gouffre. J'espérais d'abord y retrouver mes amies emportées, mais très vite je prêtais à l'obscurité des yeux blancs perçant la nuit. Je ne levais plus la tête vers les sommets enneigés des alpes, et ne trouvais plus le réconfort de l'azur. De jour et de nuit, nous étions ainsi dépossédés de tout refuge.

Un matin, je me réveillai dans la brume qui avait envahi le campement. Violette était à côté de moi. Autour de nous, tout avait été effacé, seules quelques cimes de chênes lévitaient dans la masse laiteuse. A quelques mètres, un bloc rouge bravait le brouillard. Le sac à dos... je compris aussitôt ce qu'il se passait et me jetai vers lui. Les mains de Bébert coulaient le sang au-dessus du petit corps éventré de Pomponne. Je n'avais pas encore expiré qu'il l'emporta en la tirant par le pied. *"Qu'as-tu fait ? C'est toi le monstre !"* m'époumonnai-je face au néant brumeux. Je pris la fuite. Derrière

moi, je n'entendais ni les hurlements ni les grondements qui jaillissaient du campement. Je stoppai ma course folle au bord d'un aven, manquant de peu de me précipiter dans le gouffre. Me voilà perdue, tétanisée, séquestrée entre des murs impalpables, sans couleurs et infinis. Ma plus grande crainte était finalement de ne pas être seule. Face à moi, le nuage s'assombrit...

Précédant l'ombre qui s'avance, une odeur putride, messagère mortifère, s'agrippe à mes sens. Deux vives lueurs blanches transpercent la brume. Les yeux de la bête s'approchent et consomment mes dernières forces de vie. Son râlement raisonne de toute part jusqu'au gouffre derrière moi qui menace de m'avalier.

Soudainement, un rayon de soleil s'interposa, le vent souffla une trouée dans le brouillard. Un coup de feu retentit et surprit le monstre qui s'évapora. Je devinai au loin une tache rouge surmontée de noir. Bébert, le fusil à la main, tentait alors de contenir le mouvement de panique qui avait emporté le groupe. La déferlante s'abattit sur moi, me bousculant, me piétinant, martelant mon pied dans l'interstice d'une crevasse, avant que ma tête ne heurte le sommet d'une pierre.

Plus rien.

Elle rouvrit lentement les yeux. Le temps qu'elle reprenne connaissance, le brouillard s'était totalement retiré. Un filet rouge séchait de son crâne jusqu'au museau. Du jarret aux onglons, la patte arrière était prise dans la faille saillante. Elle ne pourrait s'en libérer seule. Dans leur mouvement de fuite les brebis avaient saccagé leur enclos et s'étaient dispersées. Même si elles voyaient un retour au calme, beaucoup ne mangeraient pas ce jour-là et l'amaigrissement perdurerait pour un certain nombre. Le berger se délesta de son sac à dos rouge et tomba à genoux devant la petite agnelle qu'il avait perdue.

Déjà très loin de la scène, le loup traçait sa route entre les bories et les enclos de pierres d'antan. Le cou dressé, les oreilles en pointe, il jeta un dernier regard en arrière sur son terrain de chasse. Peut-être reviendrait-il le lendemain. Ce matin-là, il emportait avec lui un peu de mouton, mais également un bout d'âme du berger et de son troupeau. Ceux-là retiendront que sur Caussols, on ne marche qu'entre surface et ténèbres.

Le Refuge du Minotaure

Michel Fontaine

- *Ah celui-là je ne veux pas le rater !* s'écria Luc, quittant précipitamment la table de ses amis, installés à la terrasse du Café de France, près de l'église Sainte-Anne Saint-Martin, et se dirigeant vers l'homme sortant d'une maison qui intriguait tout le centre-ville de Vallauris.

Cette bâtisse délabrée, s'élançant sur trois étages, surmontée d'une verrière vitrée, alimentait depuis des années les rumeurs les plus extravagantes. Au début des années cinquante, elle avait été occupée par le célèbre peintre Pablo Picasso, le temps de quelques travaux dans sa villa "La Galloise". Puis, elle lui avait servi d'annexe pour toutes sortes d'activités. Ensuite, elle fut longtemps à l'abandon. C'est Stéfania Costa, la mère du propriétaire actuel, maraîchère locale, qui l'acquiesça dans les années soixante-dix.

Luc, salua l'homme d'une quarantaine d'années, équipé en randonneur effectuant un long périple.

- *Bonjour ! Je m'appelle Luc, je suis journaliste local, pouvez-vous m'accorder quelques minutes ?*

- *Euh ! Moi, c'est Julien, je n'ai rien de spécial à raconter.*

- *Venez, juste un instant, annonça Luc, en montrant la table occupée par ses trois amis.*

Luc fit les présentations et proposa un café à Julien.

- *Vous êtes un pèlerin, je vois ! On n'en voit peu par ici, sauf quelques-uns qui justement fréquentent la même maison que vous, c'est curieux non ? osa un des amis.*

- *Oui, je fais le chemin de Compostelle, celui qui part de Rome. Cette fois-ci venu de Paris, je l'ai démarré à Nice et je vais m'arrêter à Arles.*

- *Ah moi aussi j'ai fait Compostelle avec ma femme !* s'enthousiasma Luc, *en partant du Puy-en-Velay. 1.515 kms en 62 jours. Merveilleuse expérience !*

- *Rassuré, Julien se détendit et accepta de répondre aux questions de Luc à condition d'être bref. J'ai prévu une petite étape, cependant je dois repartir afin d'éviter la grosse chaleur.*

- *Ce qui nous intrigue osa Luc, c'est pourquoi seuls des pèlerins, et quelques marginaux, fréquentent cette maison à l'abandon qui, pour nous ici, a mauvaise réputation depuis des décennies. C'est devenu l'antre d'un meurtrier, un abominable bonhomme qui n'a aucune vie sociale, une sorte d'épave humaine, accompagné d'un énorme chien monstrueux, aux longs poils hirsutes ?*

Oh là ! Je vois que vous n'avez pas les bonnes infos. Je vous explique succinctement :

L'homme s'appelle Robert Costa, ingénieur informatique. Résident à Paris. Marié, une femme médecin hospitalier, et une fille. Il a été accusé du meurtre d'un jeune homme complice du viol de sa fille de seize ans. Robert se trouvait dans le Bois de Boulogne, au moment de la découverte du corps par des marcheurs et n'avait aucun motif valable pour justifier sa présence, sinon celui de suivre cet individu pour espérer retrouver la trace du violeur. Sa fille pensait avoir identifié ce complice, chargé de faire le guet, grâce à une déchirure de sa capuche et à ses baskets très originales.

Malgré ses vives dénégations, tout désignant Robert en coupable idéal, il a été accusé du meurtre et effectué deux ans de préventive.

La mère et la fille, pour se changer les idées, sont parties quelques jours en Normandie. Au retour,

à la sortie d'un virage, un motocycliste a franchi la ligne médiane. Surprise, la conductrice arrivant en face a donné un coup de volant pour l'éviter et a perdu la maîtrise de sa voiture qui a plongé dans un ravin. Elles n'ont pas survécu.

- Dites-donc ! Quelle histoire, marmonna Luc. J'ai pris des notes, je vais pouvoir rédiger un bel article dans Nice Matin. Pardon ! poursuivez je vous prie.

Quelques mois plus tard, un autre viol eut lieu au Bois de Boulogne. Le criminel a été identifié et lors de l'interrogatoire il a fini par avouer les deux viols et le meurtre de son complice, qu'il voulait réduire au silence. Après de tels aveux circonstanciés, la justice a libéré Robert Costa. N'ayant plus aucune attache à Paris, ayant tout perdu, y compris le goût à la vie, par dépit il est venu se réfugier dans cette maison, héritée de sa mère.

Avant de venir à Vallauris, il a effectué le chemin du Puy-en-Velay jusqu'à Compostelle. Cette introspection lui a inspiré un livre "En marche vers Compostelle" qui a connu un énorme succès. Sa lecture m'a tellement ému que je ne voulais pas, à l'instar des autres pèlerins, passer près de chez lui sans le rencontrer. Sur demande motivée, son éditeur nous communique son adresse et l'auteur contacté décide ou non de nous recevoir. Je vois à vos mines figées que vous ignoriez l'histoire de ce pauvre homme, qui, pour vous, d'après ce qu'il m'a confié, n'est qu'un monstre. Quant à son chien Phénix, écrasé sous ses yeux par une voiture, sans collier, il l'a recueilli et soigné. S'il porte une muselière spéciale, c'est pour cacher son affreuse blessure - il n'a plus qu'un œil -, pas à cause de sa dangerosité.

- Mais comment savez-vous tout cela ? S'enquiert Luc stupéfié.

- Je suis avocat à Paris et cette tragique affaire a défrayé la chronique dans les couloirs du Palais de justice. Sa condamnation a été une erreur judiciaire, et cela a ensuite été confirmé par la réalité des faits. Bon voilà ! maintenant je dois partir, je vous laisse avec votre conscience, conclut-il en se levant !

Les quatre amis restèrent sans réaction, se scrutant discrètement d'un regard plein de reproches, comme si c'était l'autre, qui avait été le plus médisant. Le pèlerin revint un peu en arrière et déclara au journaliste :

- Toi l'aventurier du scoop, raconte ce que tu veux dans ton canard, mais surtout ne cite pas mon nom, je suis avocat, n'oublie pas. Salut à vous, joyeux amateurs de bavardages malveillants !

Du comptoir, le patron du bar avait assisté à ce long récit. Il revint vers la table et s'étonnant de l'indifférence de ces fidèles clients, leur affirma :

- Que vous a-t-il raconté ce pèlerin pour vous laisser sans voix ? Vous voulez un autre café pour vous ressaisir ?

- Volontiers, on est complètement abasourdis par les révélations de ce parisien qui semble mieux connaître l'histoire locale que nous autres, autochtones dénigrants.

- Vous voulez parler du fameux "refuge" je suppose ; je vous ai vu zieuter de ce côté, scanda le patron.

- En fait tout le monde parle du "refuge" comme s'il en connaissait la véritable histoire et chacun débite ses balivernes, sans aucun fondement solide, rajouta un ami.

- Ah ! *"Le refuge du monstre"* comme le nommait les anciens, pour évoquer Picasso, son ancien locataire. N'était-il pas lui-même "un monstre", tel que le désignait certains journalistes, par l'incroyable abondance de ses créations ? précisa le vieux barman qui poursuivit :

- *Stéfania, la maraîchère revêche, ne recevait aucune visite et les volets restant tristement clos, les habitants, plus par superstition que par crainte, évitaient de passer devant, de peur de réveiller un monstre imaginaire. Après son décès la bâtisse resta à l'abandon. Son fils unique, né de père inconnu, traité de "bâtard" dès l'école, avait fui les frustrations pour aller vivre chez une tante à Paris. Il n'est jamais revenu ; parfois sa mère lui rendait visite.*

Quelques gamins curieux et intrépides, en quête de découverte et d'aventure avaient réussi, en escaladant la descente de gouttière, à s'y introduire en passant par une petite terrasse du troisième étage. Ils avaient fixé une solide corde à une poulie, installée pour monter les lourdes charges. Ce "fil d'Ariane" leur permettait de s'introduire facilement dans ce dédale de pièces biscornues et d'en ressortir au plus vite, sans s'égarer.

Une fois appréhendées les odeurs âcres du pipi de chats et les remontées fétides des pierres moisies, les apprentis-aventuriers, armés de leur inséparable portable, avaient mitraillé tout l'intérieur et en particulier les murs qui leur rappelaient des graffitis. Un instituteur les avait surpris montrant les photos à leurs camarades. Il avait reconnu les dessins du Maître et en particulier des esquisses du célèbre Minotaure, un ensemble qui constituait à ses yeux un vrai "trésor". Il avait fait promettre aux gamins de ne plus y retourner à cause du danger et de la possible destruction de ces "œuvres"; ce qu'ils acceptèrent à condition de ne pas alerter leurs parents.

Picasso était fasciné par la tauromachie, et bien que ses premières peintures sur ce sujet remontassent à 1933, il continuait, comme ici, à laisser aller son intarissable imagination et exprimait aussi son talent sur les murs intérieurs de cette vieille mesure. C'est ainsi que, tout naturellement, le refuge de Picasso devint "Le refuge du Minotaure", conclut le barman.

- *On est maintenant plus instruits, ironisa un des amis. On épilguait sans savoir, comme souvent quand la légende populaire occulte la réalité !*

Le lendemain en début d'après-midi, Robert toujours attifé par dérision, malgré la chaleur de juin, de son inséparable pardessus maculé et d'un curieux bonnet phrygien avec un ignoble bourrelet pendouillant, ressemblant, avec sa barbe fournie, à une bête ignominieuse, descendait l'avenue Clémenceau, quand son chien se mit à japper devant une porte qu'il gratta rageusement. Un petit attroupement se forma aussitôt et Robert, précisant qu'il n'avait pas de portable, cria de prévenir les pompiers, son chien avait senti une odeur anormale et quelqu'un est en danger à l'intérieur, c'est évident, s'emporta-t-il. Une femme tout excitée arriva, une serviette humide sur la tête.

- *C'est chez moi, j'étais en face chez la coiffeuse, mes deux enfants dorment à l'intérieur. La clé dans sa main tremblante, elle ouvrit la porte.*

Robert se précipita à l'intérieur et ressortit un jeune bébé endormi dans ses bras.

- *Où est l'autre, hurla-t-il ? en confiant celui-ci à la mère.*

- *A l'étage supérieur, j'y vais.*

- *Non ! c'est moi. Au premier étage le feu semble avoir pris dans la pièce du fond, c'est quoi,*

beugla-t-il ?

- *La cuisine ! j'ai dû mal éteindre le gaz sous la casserole. Le gaz, m... ?*

- *Où est le compteur, fulmina Robert ?*

- *Sais-pas, dans le placard peut-être !*

- *Là, celui-ci, avec les balais ?* s'emporta Robert qui y plongea, ferma le compteur du gaz et sans un mot était déjà de retour en haut de l'escalier avec son chien qui, la truffe en alerte, fouinait rageusement. Emergeant d'une épaisse fumée, Robert redescendit le deuxième garçon plus âgé braillant sous son bras, au moment où les premiers pompiers arrivaient.

Les badauds, la tête baissée, regardaient, l'air honteux, Robert et son chien. Ils n'étaient plus des monstres. Ainsi, tout est en ordre pensa Robert, en quittant la scène !

Il reprit son chemin en méditant : *"j'ai perdu deux vies, je viens d'en sauver deux, mais dans mon cœur le compte n'y est pas."*

Ce sauvetage bouleversant, sensibilisa toute la ville et l'exploit se répandit à la vitesse du son. Quelques personnalités, y compris le père des deux enfants, vinrent frapper, sans succès, à la porte de la maison qui n'était plus maudite. Seul Luc fut admis le soir même, porteur d'un message de son rédacteur-en-chef qui voulait réserver deux pages pour dévoiler l'histoire de ce personnage hors du commun, originaire de Vallauris. Luc se retrouva face à un homme nouveau, rasé, peigné, en tenue décontractée, serein, paraissant rajeuni de dix ans. Un homme qui retrouvait une vie sociale. Il n'avait plus l'apparence d'un monstre et son chien sans sa muselière, la gueule de travers, semblait ricaner. Surpris, Luc n'osant faire aucune remarque, se limita à lui rappeler la demande de son chef et l'informa du titre déjà choisi par la rédaction :

"A Vallauris, deux "monstres" sont devenus des héros."

- *Tiens ! dit Robert, en exclusivité pour ton journal ; c'est la copie du manuscrit de mon nouveau livre. Luc, interloqué, saisit la grosse enveloppe sur laquelle était écrit : "Vallauris, côté cœur".*

Seuls Les Innocents Se Cachent

Jean-Marc Gualandri

Les édiles de Vallauris sont bizarres.

Ils croient que les monstres se cachent.

Aux dernières nouvelles, ils auraient demandé à leurs administrés de leur indiquer où se cachent leurs monstres !

Ils ne savent pas que les monstres ne se cachent pas. Ils ne se sont jamais cachés.

Staline, Hitler, Mao ou Pol Pot se sont-ils jamais cachés ?

Et aujourd'hui, les assassins, les violeurs, les incestueux se cachent-ils ? Évidemment non. Ils cachent leurs crimes mais eux, ne se cachent pas. Ils sont là. Parmi nous.

Ce sont nos voisins, nos collègues de bureau, des gens normaux que nous croisons tous les jours. Le gentil monsieur qui achète régulièrement de la pâtée pour ses chats et qui discute avec la caissière. Celui qui tous les matins lit tranquillement son quotidien en buvant son café à sa table habituelle du bar de la Place.

Non, les monstres ne se cachent pas.

Les innocents, oui.

Les innocents, eux, se cachent. Les victimes tentent de se mettre à l'abri. Elles fuient. Loin, le plus loin possible. Elles abandonnent tout derrière elles. Elles changent de pays, de région, de ville, de nom, d'adresse, souvent de profession. Elles fuient les monstres qui ailleurs et ici les maltraitent, les persécutent.

Mais parfois les victimes n'ont pas d'autre choix que de devenir des monstres à leur tour.

Des monstres à leur corps défendant.

Non pas des "monstres gentils" mais des monstres qui ne veulent pas l'être.

Et là, les victimes sont également obligées de se cacher. De se cacher pour ne pas faire le mal. Le mal qu'elles abhorrent mais qu'elles font malgré elles.

Je ne suis pas un monstre, mais je me cache.

A Vallauris.

Non loin de vos habitations qui, année après année, se rapprochent de mon antre secret et le cernent.

Je vis près de chez vous mais vous ne me voyez pas.

Cela est mieux pour vous.

Car celui qui me voit devient fou et celui qui me suit meurt et disparaît à jamais.

Comme j'aime les hommes, je ne leur souhaite pas de mal. Mais je n'y peux rien. S'ils me voient ils deviennent fadas et s'ils essaient, en plus, de me suivre, de m'attraper, ils se perdent dans mon refuge et meurent de faim, de soif ou de folie.

Alors comme je ne suis pas un monstre, je me cache.

Si j'étais un monstre je serais un être repoussant. Les gens m'éviteraient. Ils me fuiraient. Ils prendraient leurs jambes à leur cou et dévaleraient les collines sans se retourner.

Mais lorsque l'on me voit on n'a pas peur. On ne cherche pas à fuir. Bien au contraire. On me suit, on essaie de s'approcher de moi, de m'attraper ...

C'est moi qui, lorsque je m'aperçois que je suis vue, m'enfuis aussitôt au galop. Je sors au plus vite du champ de vision des hommes qui m'ont vue. Je ne sais pourquoi, les femmes ne me voient pas. Certaines, parfois, sont passées très près de moi. Certaines auraient pu tendre leur bras et me toucher de la main. Mais non. Elles ne s'aperçoivent pas de ma présence.

C'est déjà cela de gagné me direz-vous !

Elles ne me voient pas peut-être parce que je fus l'une d'elles. Je le suis encore un jour par an. Au solstice d'hiver.

Ce jour-là, je me transforme. Je quitte mon apparence habituelle et redeviens celle que je fus il y a longtemps. Très longtemps. Il y a des milliers d'années.

Le jour du solstice d'hiver, je redeviens une femme. C'est un grand bonheur. Mais ce jour-là je dois prendre plus de précautions qu'à l'accoutumée pour ne pas être vue.

Cet unique jour de l'année, si un des édiles de Vallauris me rencontrait, il essaierait de me parler, de s'approcher, voire de m'embrasser. Et il deviendrait fou. Fou au sens propre du terme, fada,

gaga, dingo, maboul, marteau !

Alors comme je ne suis pas un monstre, ce jour-là, je me cache. Je me cache dans mon labyrinthe souterrain. Mon labyrinthe qui se trouve au cœur des rochers, derrière un grand massif de buissons aux épines acérées qui en occulte la vue et en défend l'entrée.

Et après cela, il y a encore des gens qui disent que je suis monstrueuse ...

Non je ne suis pas un monstre.

On ne naît pas monstre, on le devient.

Je suis née il y a plus de trois mille ans sur la côte orientale de la mer Égée. Dans la grande et fabuleuse ville de Troie. Lorsque la guerre avec les Athéniens se déclara, je n'étais qu'une jeune fille. Bien que la cité soit entourée et défendue par d'imposantes murailles, les habitants pouvaient en sortir pour se ravitailler discrètement. Un jour, je suis sortie et me suis rendue sur la colline de Callicolone, au-dessus des vallons du Simois. Alors que je ramassais des herbes médicinales, je me suis trouvée face à un jeune guerrier achéen. Blessé, il était venu boire et laver sa blessure au bord d'un petit ruisseau. Lorsque nous nous sommes vus, nous nous sommes figés et fûmes incapables de prononcer un mot.

Un coup de lance avait fait une vilaine plaie sur l'un de ses pectoraux. Du sang s'en écoulait qu'il essayait d'arrêter avec sa main. Je lui fis comprendre que je ne lui voulais pas de mal, que je voulais le soigner. Il me laissa faire. Sur un rocher je me mis à broyer certaines des herbes que j'avais récoltées. Puis j'en fis un cataplasme que je mis sur son torse.

Bien qu'il fût achéen et moi troyenne et que nos peuples fussent ennemis, nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. À partir de ce jour nous nous rencontrâmes régulièrement dans un bois qui se trouvait derrière la ville, au pied du mont Ida.

Malheureusement, les Dieux de l'Olympe descendaient souvent sur le mont Ida, car ils se passionnaient pour la guerre de Troie. De là, ils observaient et influençaient souvent l'issue des combats. Aphrodite, qui soutenait les Troyens, vit d'un mauvais œil les sentiments que j'avais pour le jeune athénien. Elle fit en sorte qu'il périsse sur le champ de bataille, percé par une flèche qu'il reçut en plein cœur. Puis, elle apparut devant moi dans la forêt et pour me punir d'avoir aimé un ennemi, me dit :

- Puisque tu cours la campagne comme une chèvre folle, désormais tu auras cette forme pour l'éternité. Tu ne redeviendras toi-même qu'une fois par an au solstice d'hiver et tu affoleras puis perdras les hommes qui croiseront ton chemin.

Aussitôt je fus transformée en une jeune chevrette rousse et deux petites cornes dorées poussèrent sur ma tête.

Depuis cette époque, je n'ai fait que fuir et me cacher.

Pourtant, vous le savez à présent, je ne suis pas un monstre.

Pendant des siècles, j'ai vécu dans les pays qui bordent la mer Égée et la Méditerranée orientale. Puis longtemps, très longtemps après avoir quitté Troie, alors que celle-ci n'était plus qu'un champ de ruines ensevelies sous terre, j'ai abordé les côtes de la Provence.

À l'époque de mon arrivée les sarrasins occupaient de grandes étendues de ce territoire. Mais les bois et les forêts étaient encore vastes et touffus. Si par hasard, certains jours, je ne trouvais pas d'anfractuosités ou de grottes où me cacher, je pouvais me tapir dans les buissons et dormir sans être vue. Car depuis la malédiction qui m'avait transformée en petite chèvre rousse, je ne devais pas être vue par les hommes. Il en allait de ma vie mais également de la leur et de leur santé d'esprit. Lorsque les sarrasins furent boutés hors de Provence par les Francs, je ne sais ni comment ni pourquoi, une légende naquit et se répandit rapidement aux alentours de mon refuge. A l'époque je vivais à proximité du Val d'Enfer, du côté des Baux de Provence. Rapidement, mon existence devint ... un enfer.

Selon cette légende, un chef sarrasin avant de gagner un navire pour traverser la mer et se replier vers Alger ou Tunis, avait caché un fabuleux trésor au fond d'une grotte. Un trésor gardé et défendu

par une ... chèvre d'or. Voir cet animal et le suivre pouvait vous rendre immensément riche. Alors, des hommes commencèrent à battre la campagne et à explorer les nombreuses grottes calcaires de la région. Certains se perdirent sous terre ou tombèrent dans des gouffres. D'autres, à force de chercher et de tourner en rond, perdirent la raison.

On imputa tous ces malheurs à la petite chèvre rousse, la chèvre d'or qui devint un animal satanique, sorti de l'Enfer et cherchant à perdre les hommes.

Il ne suffisait pas que je sois victime d'une malédiction divine, il fallait en plus que les hommes inventent une légende et me transforment en compagne du Diable, en créature luciférienne vouée à les perdre. Les hommes ont plus de facilités pour créer un monstre que pour reconnaître leur monstrueuse cupidité !

Moi, je ne suis pas un monstre. Les monstres n'existent pas.

Si les monstres existent, ce sont les hommes eux-mêmes.

Les hommes qui inventent des légendes stupides dans lesquelles ils projettent et cachent les monstruosité qui naissent dans leur subconscient.

Légendes dans lesquelles ils jettent leur part d'ombre, leurs vices, leurs envies scabreuses, refoulées, leur méchanceté et leur cruauté.

Mais les hommes ne se cachent pas. Ils vaquent, sourire aux lèvres, à leurs occupations. Le soir, ils rentrent chez eux, satisfaits de leur journée. Ils dînent, regardent la télévision, aiment leurs femmes et s'endorment du sommeil du juste.

Mais du fond des abîmes insondables de leur sommeil des créatures se détachent. Elles remontent doucement, telles des méduses, vers la surface. Elles la crèvent et répandent leurs poisons dans l'esprit des hommes. Alors, au fond de leurs lits douillets, ils se mettent à grogner comme des porcs, à glousser comme des dindons, ... les voilà les monstres. Voilà où ils habitent.

Le sommeil de leur raison engendre des monstres.

Moi, je ne suis pas un monstre.

Je ne suis pas un monstre mais je me cache.

J'ai dû fuir les forêts des Alpilles et me diriger vers le Latium.

Heureusement sur mon chemin j'ai découvert une vallée bénie des dieux. Une vallée couverte de champs et de bois dans laquelle la brise, lorsqu'elle souffle, le fait avec douceur et bienveillance. Juste pour bercer et endormir les chênes et les grands pins.

Cet endroit se nommait il y a longtemps, vallis aurea, la vallée de l'or. Décidément, il n'y a pas de hasard !

Dans cet endroit il n'y a pas autant de massifs calcaires que dans la Provence occidentale. Par conséquent il y a moins de grottes pour me cacher. Heureusement j'en ai trouvé une. Comme je l'ai dit, elle se trouve derrière un grand massif de buissons aux épines acérées qui en occulte la vue et en défend l'entrée. C'est là que je me terre. A l'abri des regards des hommes.

Malgré cela, à mon grand désespoir, il est arrivé quelques fois, au cours des siècles, que des chasseurs, des bûcherons ou des charbonniers tombent sur moi au détour d'un sentier ...

Mais je ne suis pas un monstre.

Je suis une victime.

Parce que j'aime les hommes, je me cache.

J'accepte de vivre la nuit et de dormir le jour, cachée tout au fond de sombres galeries humides.

Sous la terre.

Moi qui suis une créature solaire, je ne peux plus profiter de la chaleur et des bienfaits des doux rayons du soleil.

Seuls les dieux de l'Olympe sont monstrueux, eux qui jouèrent avec les hommes avant de désertir la Terre.

Seuls les hommes qui créèrent les dieux de l'Olympe sont monstrueux. Les hommes qui cachent leurs pensées abominables dans des contes et légendes. Contes et légendes qui débordent de créatures

qu'ils veulent repoussantes et répugnantes mais qui ne sont que le revers de leurs âmes noires, de leurs consciences coupables.

Alors, vous qui me lisez ou entendez mon histoire, la prochaine fois que vous désirerez savoir où se cachent les monstres, plongez votre regard dans les yeux qui vous fixent lorsque vous vous tenez en face de votre miroir.

Moi, je ne suis pas un monstre.

Seune

Ndèye Madjiguène

Je me mis à trembler de tout mon être, je sentis le sol se dérober sous mes pieds si bien que je me suis arrêtée quelques secondes pour reprendre mes esprits. Une envie irréprensible me saisit ! J'ignore pourquoi, mes jambes se mirent à marcher avant que mon cerveau ne leur dicte de le faire, je ne m'appartenais plus. Elles décidèrent à ma place de suivre les traces de cette odeur et telle une fusée, elles m'emportèrent et m'enfoncèrent dans les dédales de la ville !

Par instinct de survie, mes jambes se mirent à courir à la recherche désespérée de quelqu'un pour m'aider mais en vain ! Il fallut se rendre à l'évidence, tout le monde avait disparu, je devais combattre un démon invisible seule. Sans autre échappatoire, je me devais de réveiller le héros qui peut-être sommeillait en moi pour percer le mystère qui entourait cette odeur.

Je regardais ma montre, elle affichait 5h13, une heure s'était déjà écoulée et rien d'autre que cette odeur ! Tapie derrière une voiture garée non loin du feu rouge, j'entendis comme un grognement interminable "Grrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr" Un cri d'effroi me saisit mais je parvins à le contenir. Affolée mais silencieuse, je devais absolument découvrir ce qui se cachait derrière ce bruit.

Cette odeur se jouait de moi, tantôt elle me faisait tourner à droite, à gauche, monter l'allée Jacques Ugo, tantôt rebrousser chemin, elle me menait en bourrique ! Je ne savais pas si elle était taquine ou machiavélique, ni ce qu'elle attendait de moi, elle me rendit la tâche difficile ! Mais j'étais prête à en découdre, j'étais bien trop déterminée et curieuse pour abandonner !

Je pensais m'écrouler de sommeil tant j'étais exténuée mais impossible de fermer l'œil tant mon cerveau était en ébullition ! J'échafaudai tous les scénarii possibles et inimaginables, je me demandais ce qui pouvait se cacher derrière cette odeur ! Une bête féroce, un humain, le fruit de mon imagination, que sais-je d'autre !

61

douche froide, un vieux remède de grand-mère à base de lait chaud parfumé à l'anis et un reste de fougassette.

Une fois requinquée, une idée saugrenue me vint à l'esprit, pourquoi pas acheter un bouquet de fleurs pour conjurer le mauvais sort, ou plutôt la mauvaise odeur ! Ni une, ni deux, je me rendis chez un fleuriste à deux pas de chez-moi et j'achetai un magnifique bouquet aux mille et une senteurs. Ce soir, j'irai à nouveau à la poursuite de cette odeur mais cette fois, je ne sortirai pas les mains vides. J'espérai en faisant ça peut-être la piéger ! Une voix intérieure me sommait de le faire, me faisant miroiter l'arrivée d'un danger imminent pour les habitants de la ville. Les heures s'égrenèrent lentement, le jour me parut interminable !

La nuit tombante, je sortais tout de noir vêtue, cagoulée, bouquet de fleurs à la main bien résolue à en découdre une bonne fois pour toute ! Comme la veille, le silence était d'or, pas une mouche à l'horizon mais toujours cette odeur. Je me mis à plisser des yeux et à passer au crible chaque recoin. J'étais sur le point de capituler lorsque soudain j'aperçus une bouteille noire aux dimensions démesurées, elle faisait pour peu au moins trois fois ma taille ! Lorsque je levai les yeux au ciel pour prendre davantage la mesure de ce qui se présentait devant moi, je fus saisie d'effroi ! Cette bouteille géante était dotée de deux yeux rouges étincelants lesquels me fusillaient du regard ! Je baissai le mien un brin intimidée.

La bouteille ne ressemblait pas à du verre mais plutôt à une peau trop fine tendue sur une forme qui ne tenait debout toute seule. Et quand la lumière du poteau lampe passait à travers, je voyais quelque chose de dense bouger au fond, comme un taureau flottant dans un liquide. J'entendis un battement sourd, lent, enfermé à l'intérieur.

Dans mon élan, je vis que ce spectacle effarant ne s'arrêtait pas là ! La nature avait donné à cette bouteille des pieds velus et massifs. Je jurerais qu'ils ne faisaient pas moins d'un mile ! Pas besoin de loupe, pour y voir plus clair !

Me sentant prise au piège, je décidai de réunir le peu de courage qu'il me restait et de m'adresser à elle sur un ton ferme bien qu'intérieurement, j'étais plus que fébrile.

— Qui êtes-vous ?

Sa réponse ne se fit pas attendre.

— Je suis votre pire cauchemar ! Vous regretterez toute votre vie d'avoir suivi mes traces
Je rétorquai

— Je ne suis pas intentionnellement vos traces, non ! Cette odeur attirerait tout être qu'il soit humain ou animal. N'est-ce pas ?

Sa voix grave et ses éclats de rire me firent tressaillir ! Désespérée, je lui tendis le bouquet de fleurs en guise d'offrande. À ma grande surprise, il le saisit sans me brutaliser puis disparu au loin. Je l'ai vu qui s'enfonçait à travers les bois vers le Centre Hélium-Marin...

Je n'ai pas compris.

Serait-il un monstre ? Ou bien je me trompe ?

De toute ma vie je n'ai jamais été confrontée à ce genre de situation. Ne serai-je pas en train de faire un cauchemar ?

Dans une ville aussi belle et connue de par ces beaux-arts, de sa céramique, de Picasso, et j'en passe, non... !!

Il faut absolument que je trouve le moyen d'en parler à toute la population le plus rapidement possible.

Il doit bien y avoir quelque chose qui se cache derrière cette bouteille. Retournant chez moi, je croise un vieux Monsieur et dès que je m'approchai pour lui parler ce dernier me tourna le dos sans même essayer de lire la détresse et le désespoir sur mon visage.

Je me suis ensuite rappeler qu'un jour ma grand-mère m'avait dit que la nuit était destinée aux choses irréelles, aux monstres, aux mauvais esprits entre autres. Elle me disait qu'on pouvait en croiser des bons comme des mauvais. Et si ce fameux monstre déguisé en bouteille était là pour nous protéger ?

Celui-là ne me semblait quand-même pas méchant mais il me laisse perplexe. L'être qui bougeait à l'intérieur est bel et bien un taureau et ils sont connus pour être stable émotionnellement avec un sens très développé de leur pratique. Ils arrivent toujours à atteindre leurs objectifs même les plus ambitieux et là il me l'avait bien montré.

J'espère en tout cas le revoir une autre fois afin d'élucider mes doutes et éventuellement me libérer de cette peur et de cette angoisse.

SEUNE est une expression Wolof qui signifie dépotoir d'ordures qui en générale dégage une odeur nauséabonde et qui devient le refuge des mauvais esprits et des monstres. C'est le titre le plus approprié et le plus original que je pouvais donner à cette nouvelle.*

**2^{ème} PRIX CONCOURS DE NOUVELLES
JULIETTE ADAM 2026**

Le Minotaure

Christian Pinci

Le silence était une chose relative au cœur de la Crète. C'était un silence lourd, oppressant, fait du bruit incessant de la pierre contre la pierre et des échos d'un chagrin ancestral. Astérion y était prisonnier, et son existence, mi-homme mi-taureau, était le secret honteux du roi Minos. On l'appelait souvent le Minotaure, mais son nom, Astérion, celui de son grand-père, résonnait dans les profondeurs ténébreuses.

Il vivait dans le Labyrinthe, un chef-d'œuvre de complexité créé par Dédale, où chaque couloir se moquait de la logique et de l'espoir. Astérion était la conséquence d'une faute divine et de la passion maudite de sa mère, Pasiphaé, pour le Taureau Blanc de Poséidon. Il n'avait jamais connu le soleil, ni l'air pur des montagnes, seulement l'odeur du calcaire humide et la puanteur du sang séché.

Son corps d'homme, puissant et trapu, était dominé par la tête massive du taureau, lourde et sombre, dont les cornes torsadées touchaient presque la voûte basse. Il n'était pas guidé par la malice, mais par la faim, la rage et la colère. Il était le gardien involontaire de cette prison de pierre, condamné à errer et à attendre le tribut.

Ce matin-là, la routine du Labyrinthe fut brutalement interrompue. Astérion, tapi dans une alcôve profonde, entendit un son différent des habituels murmures du vent s'engouffrant. C'était le cliquetis lointain et métallique des lourdes portes extérieures qui se refermaient, suivi de près par des pas humains paniqués, trop nombreux pour être un seul homme.

Le Minotaure se redressa, ses naseaux reniflant l'air lourd. La faim n'était pas physique, elle était une nécessité imposée par son rôle. Il tourna sa tête lourde, ses yeux bovins fixant l'ombre. Le tribut athénien venait d'arriver, et l'humanité était, une fois de plus, à sa portée.

Les cris étouffés et les pleurs se mêlèrent bientôt aux échos de la pierre. Quatorze âmes, sept garçons et sept filles, étaient le prix lourd payé par Athènes. Ils s'étaient accrochés les uns aux autres, leur bravoure de façade s'étant effondrée dès que l'épaisse porte de bronze s'était refermée sur eux. Ils s'étaient perdus dans l'ombre du dédale. L'air, saturé d'humidité et d'une odeur métallique indescriptible - le sang ancien - les frappait comme un poing.

Parmi eux se trouvait un jeune homme, Thésée, qui, contrairement aux autres, n'était pas paralysé. Il regardait autour de lui, non par espoir, mais par une détermination froide. Il avait promis de tuer le Minotaure, mais face à cette immensité désespérante, son courage vacillait. Il se demanda s'il pourrait seulement se souvenir de son propre nom au moment où la bête apparaîtrait.

Astérion n'avait pas besoin de lumière. Ses sens de taureau captaient les ondes de peur, une odeur plus forte que l'humidité. La panique humaine était un festin avant le vrai repas. Il commença à se déplacer, déroulant son corps massif de quadrupède. Le bruit de ses sabots lourds résonna dans le couloir principal, en un rythme lent, implacable, qui n'était pas celui d'une chasse, mais d'une marche funèbre. Les murs eux-mêmes semblaient frémir sous son poids.

Il se dirigea vers le bruit, ses yeux bovins s'ajustant. Il n'y avait pas de plaisir dans cette tâche, juste l'exécution d'un sort qu'il n'avait pas choisi. Il entendit les sanglots s'intensifier. Il était proche.

Au détour du croisement, Astérion apparut. Ce n'était pas un bond de prédateur, mais une révélation lente et terrifiante. Le couloir, déjà étroit, sembla se rétrécir sous la masse de son corps. La faible lueur d'une torche, tenue par une jeune fille, trembla violemment, projetant des ombres dansantes qui multipliaient sa taille sur les murs humides.

La jeune fille, pétrifiée de terreur, laissa échapper la torche qui roula sur la pierre. L'obscurité se

referma presque aussitôt, ne laissant qu'un mince halo. Thésée sortit de la pénombre. Seul contre le mur, il vit la jeune fille s'écrouler, paralysée par l'horreur. Sans réfléchir, il se plaça devant elle. Il tira de sa tunique un petit couteau dissimulé – une arme dérisoire contre la peau épaisse et les cornes – et le tint devant lui. Il n'était pas un héros, il était un animal acculé, luttant pour sa survie.

Astérion s'arrêta. Il ne fit aucun son, si ce n'est le souffle rauque sortant de ses naseaux, emplissant l'air vicié. Ses yeux bovins balayèrent les victimes. L'odeur de la peur était familière, mais l'odeur de cette résistance, de ce défi désespéré de l'homme devant la bête, était nouvelle. Le Minotaure baissa légèrement sa tête massive, le souffle de sa rage silencieuse faisant onduler l'air. L'affrontement allait commencer.

Dans un cri rageur Thésée se précipita vers Astérion et par une cabriole désespérée lui infligea une blessure à la patte juste au-dessus du sabot.

La bête vacilla et, déséquilibrée par la blessure, tomba de toute sa masse sur le sol en se heurtant violemment la tête au passage contre la paroi rocheuse.

Un fracas assourdissant secoua les fondations du Labyrinthe. La tête d'Astérion, faite d'os épais, percuta la pierre avec une telle force qu'il provoqua un petit éboulement. Le Minotaure resta au sol, une masse gémissante et confuse. Le couteau de Thésée avait provoqué un torrent de sang chaud, noir dans la pénombre, qui s'écoulait de la patte blessée. L'odeur du sang frais, celle de la bête, remplaça l'odeur de peur.

Thésée se redressa, haletant, son cœur cognant contre ses côtes avec la violence d'un marteau. Le silence qui suivit la chute était presque plus terrifiant que le bruit. Il s'approcha, son couteau tremblant dans sa main. Il avait une chance, un court instant que l'histoire lui offrait pour achever la bête. Au moment où il allait frapper à la gorge il entendit une voix qui le suppliait d'épargner le Minotaure.

C'était une supplique faible, déchirante, qui perça le tumulte de la pierre et du sang. Thésée, son couteau suspendu au-dessus de la gorge exposée de la bête, se figea. Il tourna brusquement la tête vers l'endroit où il avait laissé Clymène.

La jeune fille n'était plus évanouie. Elle était à genoux, les mains jointes devant la bouche, ses yeux agrandis par l'horreur mais aussi par une pitié inattendue, fixant le Minotaure blessé.

Thésée resta figé, son esprit luttant pour donner un sens à ce qu'il voyait. La pitié. Ce n'était pas la terreur des autres qui avait déchiré son attention, mais la lueur douce et folle qui se lisait dans les yeux de Clymène. Il la voyait à genoux, non devant son sauveur, mais en supplication silencieuse devant son bourreau. Ce qu'il discerna dans son regard n'était pas seulement la compassion pour un être blessé ; c'était la terrible et magnifique éclosion d'une connexion, l'inexplicable étincelle de l'amour naissant, un lien monstrueux tissé par le destin entre la plus pure des Athéniennes et la plus maudite des créatures.

Ce fut l'instant le plus long de sa vie, l'instant où le héros fut trahi par l'émotion de sa protégée. "Clymène, c'est un monstre !" réussit-il à siffler, mais il était trop tard.

Astérion, dont l'oreille bovine captait la moindre rupture dans l'atmosphère, sentit l'hésitation. La douleur cuisante de sa patte le fit rugir, mais ce rugissement fut une promesse de vengeance. D'un effort titanesque, il repoussa la pierre froide du Labyrinthe. Il se propulsa sur ses pattes, chancelant sur sa blessure, mais prêt à la charge. Il n'était plus confus ; il était la rage incarnée.

Alors que le Minotaure chargeait, sa tête baissée et ses cornes prêtes à embrocher Thésée, Clymène se jeta entre les deux combattants. Ce fut un geste d'une folie sublime. Elle étendit ses bras tremblants et se dressa comme un mince bouclier humain entre le héros armé et la bête blessée.

"Arrête !" cria-t-elle, sa voix habituellement douce résonnant d'une autorité inattendue dans le couloir de pierre.

Astérion s'immobilisa net. Non pas à cause de la force physique de la jeune fille, mais parce que la vague de fureur fut soudainement brisée par l'odeur inhabituelle, et par cette silhouette humaine dressée. Son souffle chaud et humide balaya les cheveux de Clymène, la faisant frissonner. Il était si proche que ses cornes effleuraient le halo de lumière autour d'elle. Devant lui, Thésée s'était figé, son couteau pointé, neutralisé par le désespoir de sa protégée.

Ce moment de suspension devint l'anomalie. Le sang noir d'Astérion s'épanouit sur le sol en un tapis de fleurs irréelles, un rouge vibrant contre la pierre froide. Alors que la peur des autres Athéniens se dissolvait, le Labyrinthe cessa d'être un tombeau géométrique. Les murs se mirent à fondre dans un jaune profond, un jaune chaleureux et cosmique, et de ce rayonnement émergea une mélodie de violon lointaine. Clymène ne touchait plus le sol. Elle et le Minotaure, malgré la blessure et la fureur, commencèrent à s'élever imperceptiblement, portés par une force invisible qui tordait la réalité. Ils devinrent une seule et même silhouette fantastique, unis dans un vol de fiançailles improbable. La tête taurine d'Astérion pencha vers Clymène non par rage, mais par une curiosité abyssale, cherchant à comprendre le cœur qui osait voir la beauté dans la bête. Thésée, le héros de l'action, était relégué au dernier plan d'un rêve, témoin impuissant d'un amour qui venait de peindre les murs du Labyrinthe de la couleur du miracle.

Thésée sentit la pierre vibrer non plus de la colère de la bête, mais d'une énergie nouvelle, chaude et impalpable. Son couteau glissa de sa main engourdie, tombant sans bruit sur le sol couvert de sang et de couleurs irréelles. Le bruit n'avait plus d'importance. Il n'était plus le héros à l'épée, mais un observateur figé dans l'allée d'un théâtre étrange. Il vit le visage de Clymène, transfiguré par la lumière jaune, où la terreur avait cédé la place à une exaltation mystique. Elle n'était plus une victime, mais la muse, la source d'une compassion que le monde antique n'avait pas encore nommée. Le Labyrinthe, ce lieu d'enfermement et de mort, était en train d'être modifié par l'amour.

Astérion, toujours suspendu à quelques centimètres du sol, ne voyait plus Thésée. Ses grands yeux de taureau, d'habitude emplis d'une rage sourde, se fixèrent sur ceux de Clymène, ces pupilles humaines qui lui renvoyaient non pas la peur, mais le reflet de sa propre souffrance. La blessure sur sa patte se mit à luire d'une couleur d'or pâissante. La faim s'évanouissait, remplacée par une douleur plus ancienne, celle de l'âme bafouée qui reconnaît enfin sa propre image dans les yeux d'un autre. Le Minotaure, l'archétype de la brutalité, devint, dans cet instant suspendu, l'amant tragique, un violoniste céleste sur le toit de son propre malheur. Il répondit à l'appel de Clymène par un gémissement faible qui n'avait rien d'un rugissement : le son d'un cœur brisé trouvant une note d'espoir. Le Minotaure avait trouvé sa Béla, la muse de Marc Chagall.

FIN... Peut être

**1^{er} PRIX CONCOURS DE NOUVELLES
JULIETTE ADAM 2026**

Du Fond De Mon armoire

Jean-Pierre Roux

J'avais 8 ans, comme chaque jour en sortant de l'école mon cartable à la main je m'arrêtais sur la place pour y admirer le cracheur de feu, capable d'avaler des litres d'essence et les recracher sur une torche enflammée sans jamais se brûler, le briseur de chaînes, au torse si puissant qu'il pouvait rien qu'en gonflant sa poitrine faire éclater les anneaux d'acier que son partenaire avait cadénassé. Je rêvais d'égaler un jour, moi si gringalet, ces athlètes, ces héros. Mon imagination m'emportait loin de la réalité, je lisais des romans d'aventures et j'étais D'Artagnan ou Quasimodo... Je m'imaginais être Latude s'échappant du donjon de Vincennes, en nouant bout à bout ses draps après avoir assommé le gardien... J'aimais flâner au long des rues, me mêler à toute cette vie du Paris de l'époque, peuplé de personnages énigmatiques et souvent inquiétants.

Au printemps de cette année là, il faisait doux, le ciel était bleu pâle, déjà les arbres du square laissaient percer leurs bourgeons. On sentait que bientôt nous pourrions enlever nos manteaux et rester plus longtemps à jouer dans la rue. Je passais devant le cinéma de mon quartier où nous allions parfois, mon frère et moi, le jeudi après-midi voir des films de cow-boys, et j'étais Geronimo ou Buffalo Bill. Assis sur son pliant devant les affiches de Gary Cooper ou de John Wayne, un mendiant vêtu, quelque soit la saison, du même imperméable, coiffé d'un chapeau de feutre surmonté d'une plume, demandait la charité.

Sous ses mitaines ses mains ne laissaient apparaître que le bout de ses doigts, à ses pieds une ardoise et une écuelle destinée à recevoir la monnaie que quelques passants lui jetaient négligemment en détournant rapidement le regard. Son accordéon posé sur ses genoux, il serinait sempiternellement les deux seuls airs qu'il semblait connaître : un air gai et un air triste. Et moi, je n'en aimais aucun... C'était un très vieil homme, et pour le gamin que j'étais, il paraissait sortir d'un film d'horreur, un monstre venu des temps anciens. Il avait un air effrayant, un fantôme échappé d'un film de Murnau. Ses yeux avaient presque disparu, son visage plein de cicatrices violacées ressemblait à une feuille de papier froissé et il y avait un trou à l'emplacement du nez, sa moustache, dissimulait ce qu'il restait de sa lèvre supérieure. Comme chaque jour je passais devant lui sans m'arrêter, il me faisait peur et je n'osais ni le regarder, ni l'écouter vraiment. Pourtant il me fascinait et je me demandais de quelle planète il pouvait bien venir. Avait-il été torturé par les extraterrestres ? Les Jivaros, les Sioux l'avaient-il cloué au "poteau des tortures" ou bien des pygmées l'avaient-il plongé dans l'huile pour le déguster lors d'un repas de fête ?

Mon grand-père disait que c'était un blessé de la Grande Guerre, une "Gueule Cassée" comme on les appelait à l'époque.

Mais, bien que je sache qu'il n'était qu'un pauvre infirme, il était difficile, pour le gamin que j'étais alors, de l'imaginer autrement qu'en personnage maléfique sorti tout droit de l'imagination d'Eugène Sue. Je lui prêtais des aventures plus abracadabrantesques les unes que les autres : il enlevait Fleur de Marie pour la livrer au Sultan ou bien enfermait le Maître d'École dans un cul de basse fosse pour lui faire avouer où se cachait le trésor ... Il semblait être très pacifique, pourtant son image me hantait.

Or, un soir, couché à côté de mon petit frère, qui lui, rêvait sans doute déjà d'éléphants roses, de girafes et autres lions ailés, je venais de m'endormir. C'était un mercredi, je m'en souviens, car le lendemain jeudi, il n'y avait pas d'école et je m'étais couché plus tard que d'habitude en lisant quelques chapitres d'un de mes romans préférés.

La porte de l'armoire à glace s'ouvrit doucement en grinçant légèrement, elle paraissait hésiter, ne s'écarter que par à coup, comme si un courant d'air l'avait malencontreusement forcée. Puis une main gantée ne laissant voir que l'extrémité des doigts en sortit, et la repoussa fermement. Deux grands oreilles encadraient un visage barré par une moustache de chat, dans lequel trois yeux

inquisiteurs exploraient ce nouveau territoire, enfin la tête apparut toute entière, son crâne était orné de plumes comme celles d'un chef indien, il n'avait pas de nez, seul, comme chez certains animaux, un léger renflement en marquait la présence. J'ai d'abord cru que l'accordéoniste de la rue venait me chercher pour m'entraîner dans ses folles aventures. Mais tout le corps, vêtu d'un costume multicolore évoquant Arlequin : une veste courte, une culotte s'arrêtant au dessus des genoux et des bas ou des chaussettes arc en ciel, avec aux pieds des sortes de ballerines l'une verte, l'autre mauve et sur le dos deux ailes rouges et bleues comme celles d'un perroquet, eut vite fait de me détromper. Il n'avait pas l'air effrayant, il paraissait même amical et me regardait dormir, il s'approcha doucement et s'assit sur mon lit. D'un grand sac accroché à ses épaules, il sortit un accordéon, le même que celui dont jouait l'aveugle, et doucement, presque religieusement il commença à en jouer. C'était une musique douce, telle que je n'en avais jamais entendue, harmonieuse, presque surnaturelle. Ce qui étonnait surtout c'était ses mains gantées qui semblaient à peine frôler les touches de l'instrument. Il resta, ce qui me sembla une éternité, assis près de moi... lorsque je tentais de m'approcher, il recula jusqu'au pied du lit et se recroquevilla jusqu'à devenir une boule et tout à coup je ne le vis plus. Le lendemain, l'armoire était refermée, pour le retrouver j'essayais de l'ouvrir, mais maman devait garder la clé sur elle.

Au cours des mois, des années qui ont suivi, il est revenu très souvent, il n'avait pas toujours le même aspect, parfois il n'avait pas d'ailes, ou il était coiffé d'un sombrero, d'un chapeau chinois, d'une chapka de trappeur. Mais il tirait toujours de son instrument des musiques envoûtantes. Il était toujours aussi discret. Dans les premiers temps, dès que je tentais de m'approcher de lui ou de lui parler, il disparaissait telle une fumée et ne laissait aucune trace de son passage. Petit à petit nous sommes apprivoisés, il s'est rapproché de moi, jusqu'à poser sa tête sur mon oreiller. Il ne parlait pas avec des mots et pourtant je le comprenais, sa musique lui servait de langage et lorsque j'étais gai ou que j'avais du chagrin, elle m'accompagnait. Lorsque mon grand père est parti, il est venu de nombreuses nuits et je savais que je n'étais pas seul avec ma peine. Sa musique se faisait plus grave et au coin de ses trois yeux, quelques larmes s'écoulaient et cela me faisait du bien. En revanche lorsque j'ai réussi l'examen d'entrée en 6ème il m'entraîna, pendant toute la nuit, dans une danse effrénée. Il n'apparut jamais lorsque j'étais éveillé et pourtant certains soirs le sommeil tardant à venir je le sentais prêt à pousser la porte de l'armoire pour me rejoindre, mais comme un ami qui ne veut pas déranger au moment inopportun, il attendait que je rejoigne le monde des rêves pour me visiter

Il est resté mon compagnon secret jusqu'à mes quatorze ans environ puis ses visites se sont espacées au fil du temps, cependant il est resté mon confident et bien des fois, même depuis que suis adulte, son soutien m'a été précieux. Je n'en ai jamais parlé, ni à maman, ni à qui que ce soit – peut-être, certaines nuits, mon frère a-t-il reçu, lui aussi, l'étrange visiteur. Bien que nous ne l'ayons jamais évoqué, je suis convaincu qu'au creux de ses rêves secrets ils se sont parfois rencontrés.

Il était enfoui tout au fond de ma mémoire et il y a bien longtemps que je n'ai plus eu ses visites. J'y repense après tant d'années, parce que ce matin lorsque je suis entré dans la cuisine mon petit-fils de huit ans, tournait rêveusement sa cuillère dans son bol de céréales, il mit quelques secondes à m'apercevoir puis relevant la tête :

– Pépé je vais te poser une question... Tu crois que les monstres ça existe ?

– Pourquoi me demandes tu cela ?

– Parce que cette nuit, la porte de mon placard s'est ouverte doucement et un affreux monstre est venu s'asseoir au bout de mon lit, il avait trois yeux, de grandes oreilles, pas de nez et de grands ailes dans le dos, il était vraiment moche et il m'a fait peur.

– Il a été méchant avec toi ?

– Non, il me regardait dormir sans parler, ni oser s'approcher

– Et il jouait de la musique ?

– Oui... Tu le connais ?

– Je l'ai connu autrefois, c'est vrai qu'il est très laid, mais il est très gentil avec les enfants et puis tu peux lui raconter tous tes grands bonheurs ou tes petits malheurs. Il ne te parlera jamais, mais son regard suffira à te rassurer ou à t'encourager. Sa musique sera celle que tu aimeras entendre à ce moment là, elle t'accompagnera tout au long de ta vie. Puis il repartira comme il est venu et une autre nuit, tu le trouveras à nouveau près de toi. Il deviendra ton meilleur ami, ton plus beau secret.

– Oui, mais il est vraiment moche...

– Et alors ? comment me trouves tu ? Je suis vieux, je n'ai plus de cheveux, j'ai plein de rides, un gros ventre et je marche avec deux cannes...

– Oui, mais toi c'est pas pareil, tu es mon pépé !!!

– Bien sûr mais n'oublie jamais que ce n'est pas la beauté qui fait la gentillesse et si tu le regardes et l'écoutes en ignorant son aspect, tu verras que très vite tu oublieras comment il est fait. Bon dépêche toi de t'habiller tu vas être en retard à l'école

– Mais enfin pépé, on est mercredi aujourd'hui, je ne vais pas en classe. Je vais jouer un peu avec ma console et après je vais demander à Alexa de me trouver la musique du monstre sur Spotify...

La Passerelle Chimérique

Jean-Marc Weber

On avait quoi à l'époque ? Onze. Peut-être douze ans.

Le jour où j'ai proposé à José de construire une cabane dans les branches d'un des mûriers de l'allée, lui a vu tout de suite le côté utilitaire de la chose. Son œil droit a cligné deux ou trois fois et ses épaules se sont levées comme il fait quand l'excitation lui secoue le cocotier. Il a penché la tête en arrière et enfourné une pleine poignée des pop-corn préparés par sa mère. Je sais pas pourquoi il m'a fait penser à une illustration dans notre livre de l'Odyssée, quand le Cyclope engloutit les compagnons d'Ulysse.

Quand je lui ai parlé d'une cabane, José a dit, super ce sera chez nous là-haut, et jusque-là j'étais d'accord. Et puis il a ajouté, il faudra faire une provision de glands. Je comprenais pas pourquoi. Entre deux bouchées, José a poursuivi, les glands c'est pour les filles, on les canardera quand elles passeront sous la cabane. Elles pourront pas nous attraper. Je comprenais pas pourquoi elles auraient voulu nous attraper ; elles voulaient déjà pas quand il les arrosait de graviers à la sortie du collège. José renifla mes efforts de compréhension et m'entraîna chercher du bois sur un chantier du père à Tony. C'était devenu urgent, il avait terminé ses pop-corn.

Finalement, c'est deux cabanes qu'on a dû construire. Aussitôt finie la première qui était plutôt pas mal, José avait décidé que ce serait la sienne. Et quand j'ai réussi à faire tenir la deuxième qui était plus petite, José m'a invité à partager sa cabane à lui parce que finalement –José disait souvent "finalement", surtout quand il changeait d'avis– oui finalement on s'amusera mieux si on est ensemble.

Le lendemain c'était dimanche. Quand on est revenu de l'église, ma mère a pas voulu que je ressorte en chemise blanche et pantalon court qui était peut-être bien du tergal. On a expédié le repas de famille, et à deux heures José a déboulé m'apporter la bonne nouvelle comme il a dit, viens vite, cet enfoiré de Karim, tu sais pas quoi, il s'est installé dans TA cabane.

J'ai mis du temps à percuter parce que des Karim y en avait pas qu'un. Et comme je savais pas quoi dire ou penser, j'ai proposé d'en parler aux parents. Mais José a dit qu'il s'y connaissait mieux que moi en Karim puisque lui habitait rue des Martyrs, et donc il a tout de suite mesuré l'étendue des dégâts : tu pourras pas le faire partir, le père à Karim c'est un malade du canif. S'il va chercher ton daron, l'histoire va mal se terminer. J'aimais pas spécialement mon père, qui était peut-être même pas mon vrai d'après José, mais je le détestais pas non plus suffisamment pour le laisser se faire poignarder par ma faute. Quand on est arrivé au mûrier, j'ai fait comme si de rien n'était et j'ai suivi José dans sa cabane.

On avait à peine posé nos fesses qu'on a entendu à travers les branches le rire du Karim en question. Ou bien c'était les nerfs ou alors il s'amusait vraiment beaucoup. Après un moment il s'est mis à siffler un air qu'on aurait dit sorti d'un vieux film où des soldats prisonniers sont forcés de construire un pont. Museau levé, José reniflait en me faisant penser à un personnage du film "La guerre du feu". Les yeux mi-clos, il tendait l'oreille comme s'il était un sanglier cerné par des chasseurs, et puis Karim a dit, *hé les copains*, –il nous appelait ses copains–, *hé les copains, c'est bien ces cabanes. On devrait construire une passerelle pour passer d'un arbre à l'autre.*

José lui a parlé comme il savait, ta gueule, bâtard. Ta passerelle, tu peux te la foutre au cul. Et puis à voix plus basse, déjà il t'a piqué ta cabane, ce fils de pute va envahir la mienne, on doit trouver une solution. Oui t'as raison, j'ai répondu, mais en même temps, en repensant au canif, des solutions j'en voyais qu'une : partager nos cabanes. Surtout qu'en même temps, j'essayais d'imaginer ce Karim que j'avais jamais vu avec une passerelle dans le cul. Je me promis une fois rentré à la maison d'aller consulter le dictionnaire au mot "passerelle" pour mieux visualiser la

scène. Le soir j'y ai repensé pendant le repas mais maman a voulu que je fasse la vaisselle et après c'était trop tard, l'envie m'avait passé.

Le lendemain on est retourné à la cabane et c'était comme avait prédit José qui est un sacré devin quand il s'y met. Un jour il a même réussi à prévoir que madame Giraudo laisserait tomber son mari qui était peut-être un employé du gaz très compétent mais qui a jamais compris que son fourgon bleu avec ses rayures rouge et blanc était trop facile à repérer. Quand on le voyait rappliquer dans le quartier, on surveillait l'entrée de l'immeuble et moins d'une minute après, on voyait ressortir le beau Mario qui était peut-être un peu voyou mais savait bien parler aux dames. Même qu'on aurait bien voulu qu'il nous apprenne. Mais Fred, son petit frère qui avait notre âge, n'a jamais pu nous arranger une leçon particulière avec Mario. Ah si quand même la fois où Fred nous a fait grimper sur le balcon de madame Landra pendant que Mario lui faisait son affaire, et que nous avons pas bien compris pourquoi madame Landra criait qu'elle allait venir alors qu'elle y était déjà... Mais c'est une autre histoire.

On est retourné à la cabane et comme prévu le Karim il était encore là. On l'entendait ronger son frein comme a dit José. C'est à dire qu'on entendait rien du tout, et je sais pas pour le frein mais j'imaginai bien le Karim se ronger au moins les ongles. José me dit au bout de trois secondes à pas savoir où commencer, José me dit, j'ai pensé à un truc. Ça devait être très important parce que José commençait rarement ses phrases comme ça par une pensée. J'ai pensé à un truc. Finalement on va l'aider à la construire sa foutue passerelle à l'autre arabe, ça va lui apprendre à voler.

Présenté comme ça, je voyais pas du tout où se trouvait l'astuce, parce qu'avec José on pouvait toujours être sûr qu'y avait une astuce cachée quelque part. Il m'a dit, cherche pas à comprendre. Alors j'ai pas cherché et José m'a entraîné chez Tony, qu'il nous prête la scie sauteuse à son père.

En fait son truc à José c'était d'entamer sérieusement la planche en son milieu pour que le Karim une fois dessus puisse pas faire autrement que se vautrer la gueule dans le vide mitoyen entre les deux mûriers. "Mitoyen", page 1209 de mon Petit Robert. "Qui est entre deux choses, commun à l'une et à l'autre". Reste à savoir ce que Karim et nous avions en commun ?

Tony a essayé de faire entendre à José qu'à moins d'une certaine technique et d'un bon savoir-faire mais le José rien à cirer, que dalle il a dit avant de s'y mettre comme s'il avait fait ça toute sa vie qui était pourtant pas bien longue et voulait rien s'entendre dire. Il m'a demandé de lui tenir la planche et s'est tout de suite engueulé avec Tony, c'est comme ça qu'on fait, j'ai déjà vu mon oncle scier une planche. Le José, il a toujours été un peu vantard mais ça on l'aura sans doute remarqué. Moi, leurs discussions techniques me passaient par-dessus la tête. J'en étais encore à me demander à quoi pouvait ressembler une passerelle quand j'ai reçu une giclée sur la figure.

Ce qui m'a vraiment ramené sur terre, c'est que les deux autres ont commencé à se foutre sur la gueule pour de bon. José beuglait que c'était moi qui avais bougé. Tony râlait parce que sans être lui-même devin, il imaginait la volée qu'il allait bientôt ramasser. Et la dispute aurait pu durer longtemps mais va savoir pourquoi d'un coup je me suis mis à hurler. Et puis Tony s'est arrêté net et m'a regardé comme si la Méduse était venue frapper à sa porte.

J'ai commencé à avoir mal au moment où j'ai fixé ma main. Qu'elle soit broyée, ça m'impressionnait pas plus que ça, c'était un peu comme au cinéma, mais j'avais une furieuse envie de me moucher et je savais pas comment faire. Tony et José se sont encore embrouillés avant de savoir s'il fallait prévenir un voisin, ou bien Mario ou directement les pompiers.

Je sais pas ce qu'ils ont trouvé à raconter pendant que j'étais dans les vapes, mais à ma sortie

de l'hôpital on m'a envoyé dans un IME, un institut spécialisé. Pour préciser mon diagnostic psychologique... Je sais pas ce que sont devenus José ou Tony depuis cette époque mais j'ai deux nouveaux amis : un exemplaire de l'Odyssée et un dictionnaire qui me donne toutes les réponses à des questions que je m'étais jamais posées. Je sais pas non plus si le Karim a été au courant de cette histoire mais si je vous écris, c'est parce qu'aujourd'hui que je sais c'est quoi une "passerelle" –page 1373 du Petit Robert– je me demande s'il est trop tard pour la construire entre les deux mûriers.

Catégorie Jeune

Où étaient-ils ?

Comme chaque matin, l'inspecteur Kamin arrive au commissariat. Un collègue lui confie un dossier intitulé Disparitions. Trois personnes ont disparu en moins de trois semaines : Lalita, infirmière, Jade, étudiant, et Nittaya, retraitée. Aucun témoin, aucun indice. Un seul point commun : un immeuble dont personne ne semble vouloir parler.

En enquêtant, Kamin découvre des incohérences troublantes. Les proches des victimes ne se souviennent plus d'elles, comme si elles n'avaient jamais existé. Pourtant, des objets prouvent le contraire. Lui-même commence à oublier l'affaire, jusqu'à trouver une note écrite de sa main :
"Si tu lis ceci, c'est que tu as déjà oublié."

L'inspecteur en arrive à une hypothèse troublante : quelque chose efface les victimes de la mémoire des autres. Et ce phénomène touche aussi ceux qui enquêtent.

Une adresse retrouvée le mène à l'immeuble. À l'intérieur, un froid immédiat l'enveloppe. Plus il avance, plus une pression s'installe dans sa tête, un bourdonnement sourd, presque imperceptible, mais suffisant pour troubler ses pensées.

Soudain, il sent une présence. Ou plutôt une absence. Un vide dans la réalité.

Des images lui reviennent. Des noms. Puis des souvenirs. Son enfance. Son enquête. Et une compréhension.

Cette entité ne prend pas seulement des souvenirs, mais des identités entières, des vies complètes. Et certaines, trop construites, deviennent impossibles à contenir, comme les siens.

Alors Kamin fait un choix.

- *Prends tout*, dit-il.

La douleur est immédiate. Ses souvenirs affluent, arrachés.

Le vide semble se déformer, instable, comme saturé. Trop de souvenirs. Trop d'existences. La pression devient insoutenable.

Puis, plus rien.

Le lendemain, les souvenirs des victimes réapparaissent. Leurs noms existent à nouveau.

Au commissariat, sur un bureau, un carnet est posé. Personne ne sait qui l'a écrit.

À l'intérieur, une phrase subsiste :

"Si tu lis ceci, c'est que tu as déjà oublié."

Et pourtant...

C'est lui qui les a sauvés.

Anita-Tounès Amrani

Carla des Champs

C'est l'histoire d'une vie bien trop courte, c'est l'histoire de Carla, Carla des champs.

Carla avait de beaux yeux, un beau visage, des beaux cheveux. Petite, elle vivait tranquillement dans la maison familiale à la campagne avec ses grands parents. Chaque matin elle allait au village le plus proche avec son vélo bleu du ciel, chaque après-midi elle faisait une ballade à travers les champs de maïs et de lavande. Pourtant, comme on le dit si souvent, toutes les belles choses ont une fin : alors qu'elle était au marché, un incendie ravagea la région, et tout ce qu'elle connaissait partit en fumée.

Carla, n'ayant plus de famille, fut placée dans un orphelinat plus loin dans la vallée. Commença alors ce qui marqua sa lente fin.

La fillette découvrit un autre monde : les couloirs menaçants, les repas froids insipides, les dortoirs glaciaux sans tête ni queue. Peu à peu, elle devenait cet endroit, ses pensées s'éclipsèrent, elle ne souriait plus. Chaque jour, son seul plaisir était de grimper sur le toit de la plus haute tour, et s'imaginer être un des ces oiseaux blancs au-dessus du grand bleu. Elle rêvait d'être libre et de retrouver le sens du mot "bonheur".

Plus le temps passait, et ce monstre que couvait Carla s'épanouissait. Elle, elle le ressentait, les autres disaient qu'elle était folle, d'autres soutenaient que dans le fond peut-être elle n'est pas si bizarre, mais personne n'était jamais allé la voir. Tout les jours elle entendait les rumeurs qui circulaient sur son compte, tout les jours ces voix rebondissaient plus fort dans son crâne.

Et puis, une nuit, perchée sur son toit gris, elle vit la beauté du paysage qui l'entourait, des étoiles lointaines, à la vie qui existait à l'abri des regards sous terre. Carla souffrait dans sa prison sombre, elle se leva, avança jusqu'à la gouttière, elle sentait le vent dans ses cheveux. Alors, elle ferma les yeux, une larme coula, peut-être un demi-sourire s'était invité ? On ne sait pas. Mais cette nuit-là, le vide l'engloutit. Là où elle allait, sa dépression ne pouvait pas la suivre.

Carla tituba, sa tête heurta le sol brut, et tout disparut. Elle ne pensait plus, ne voyait plus. Son esprit devint flou, et monta à rejoindre les champs des étoiles.

Yanira Lansa-Taglienti

Le Petit Grand Monstre

Le petit grand monstre

"Va te coucher, Tom !

- Non !

- Je t'ai déjà raconté l'histoire du Lapin et des enfants pas sages ?

- Non.

- Couche-toi et je te la raconte."

Peu après, sa maman commença le récit de l'histoire.

"Il y a fort longtemps, rejeté par un enfant, un lapin en peluche s'était réfugié dans une petite cabane abandonnée. Ce soir-là, il y eut une tempête : il y avait du vent, de la pluie...

Le lapin pensa au lit douillé du petit Oscar. Pourquoi l'avait-il jeté ainsi ? Ne supportait-il pas les pleurs, le bruit, la morve et les colères de cet enfant ? Ah les colères ! Celles du soir à l'heure du coucher étaient les pires. Oscar criait et le balançait sur le sol, lui, son gentil doudou.

En repensant à tout ça, Lapin se dit finalement qu'il était mieux ici, dans sa cabane. Pendant la nuit, il eut envie de se venger.

C'est ainsi que de nombreux gens purent voir un doudou lapin marcher dans la rue.

Qu'allait-il faire ? Personne ne le savait, mais quelques jours après, nous pûmes voir un grand...

Un grand quoi ? Animal ? Non. Humain ? Certainement pas ! Monstre ? Oui ! Un grand monstre ! Avec une tête triangulaire, des fentes verticales pour les yeux, et un sourire mauvais.

Il avait de longs bras aux doigts fins et deux pattes velues.

Un monstre, quoi !

Sa cabane était devenue un palais. L'intérieur était très sombre. Le hall était spacieux. Il y avait un grand tapis rouge avec des dessins de feuilles noires. Il donnait sur deux salles : une salle à manger avec une table en bois brut et foncé et des chaises avec des chaînes, et un salon qui avait une grande cheminée, deux gigantesques canapés et des cordes suspendues au plafond.

On entendait des cris à l'étage.

Le soir, Lapin se faisait passer pour un doudou, prenait les enfants pas sages en se transformant en monstre et les amenait chez lui pour une nuit.

Qui sait ce qu'il leur faisait ? Personne car les enfants n'en parlaient pas mais ils revenaient sages."

Tom dévisagea son doudou puis dit :

"Je serai toujours sage ! Promis !"

Maeva Jassaud Denis

Naoriane

C'est une créature depuis longtemps dénigrée, les autres êtres même étranges sont mentionnés dans les livres, la télévision ou des expressions, mais pas Naoriane.

Jadis, Naoriane était une sublime jeune femme. Elle avait de soyeux cheveux roux, presque rouges qui lui arrivaient aux cuisses, des yeux bleus tel l'eau d'une calanque au soleil.

La belle jeune femme était passionnée d'astronomie et de tout ce que pouvait contenir l'au delà du ciel bleu. Elle a compris des choses que personne d'autre ne savait et avait des idées scientifiques révolutionnaires.

Mais Naoriane était beaucoup trop en avance sur son temps. Elle vivait au moyen âge, où les femmes qui pratiquaient la science sous n'importe laquelle de ces formes étaient appelées "sorcières". Naoriane ne fit pas exception à la règle.

Elle s'isola de la ville et tenta de vivre paisiblement de la science.

Malgré tous ses efforts pour se cacher, les gens l'ont retrouvée et enfermée. Elle essaya de s'enfuir à maintes reprises, mais sans succès.

Elle vécut seule dans un cachot durant 10 ans, la belle jeune femme avait gagné quelques rides.

Un jour, le peuple décida de s'en débarrasser définitivement, grâce à une des nombreuses inventions d'exécution de l'Homme : le bûcher.

Elle fut donc positionnée sur l'estrade contre la poutre de bois. Mais dès que le feu fut allumé, une chose étrange, magique se produisit, le coup de théâtre !

Naoriane flottait au dessus de l'assemblée et gagna les étoiles.

Depuis ce jour, elle vit sur les étoiles, dans l'espace. C'est son refuge, elle y est même peut être coincée.

Elle est toujours aussi seule qu'avant mais c'est une bonne solitude.

Elle attend le jour où les humains referont la même faute pour envoyer la comète qui détruira la planète.

Alma Seri

